

#18

INTERNATIONAL  
**.ink**



## LA FLEUR AU FUSIL

JOURNAL D'ÉTUDIANT(E)S EN SCIENCES POLITIQUES  
ET RELATIONS INTERNATIONALES

# SOMMAIRE

# ÉDITO

## Edito

## Dossier

**La loi de murphy** - Rostislav Kazimir

**La liberté de s'armer** - Jérôme Ennezat

**Mind... Blown!** - Fabienne Engler

**Showdown at the corner of privilege and paranoia**

Caroline Hammervold Caillot

**Le peuple privé de sa voix ?** - Elodie Feijoo

**Armes de destruction massive au Moyen-Orient**

Alireza Pasandideh

**Les armes qui n'aimaient pas les balles** - Madeleine Hamel

**Armement - DAESH - qui arme l'EIL ?** - Florian Tissot

**L'éducation une arme du désarmement** - Myrto Kotsios

**«Avez-vous vu ces films ?»**

Rostislav Kazimir et Hugo Houbart

## Zoom

**Terreurs auditives** - Audrey Magat

**La musique comme moyen de résistance aux**

**dictatures en Amérique-latine** - Gustavo Magalhaes Paiva

**Rencontre musicale du Moyen-Orient** - Béatrice Müller

**J'arme mon rap** - Quentin Costalunga

**«La musique est au-delà des mots»** - Gaïane Muller

**Eloge du mauvais goût** - Théo Aiolfi

**The punk is dead, long live the punk** - Maygane Janin

## Rue Dandy

**Oona & Salinger** - Guillaume Revillod

**La ville comme inspiration** - Sarah Ghobrial

**Before & after «MEDIA»** - Carla Rafik

**Tribune libre : perspective philosophique** - Hugo Houbart

## Infiltrés

**Madagascar, ici et ailleurs** - Estelle Gagnebin

**Montréal? Pourquoi pas.** - Benjamin Danbakli

## Voyage

**New York-San Francisco à vélo, 7000 km de nomadisme**

Sami Barbin

**Portfolio** - Martin Aubert

**La rédaction**

**Perles d'étudiants**

**Brèves d'amphi**

**Mots croisés**

**3** Si vous souhaitez participer à la rédaction, émettre un commentaire ou une critique, ou simplement nous poser une question, vous pouvez nous contacter par mail à l'adresse suivante :

**4** **internationalink0@gmail.com**

**6** Vous pouvez par ailleurs nous suivre sur notre page facebook

**8**

**10** **Rédaction**

Alireza Pasandideh, Audrey Magat, Béatrice Müller, Benjamin

**13** Danbakli, Carla Rafik, Caroline Hammervold Caillot, Elodie Feijoo,

**16** Estelle Gagnebin, Fabienne Engler, Florian Tissot, Gaïane Muller,

Guillaume Revillod, Gustavo Magalhaes Paiva, Hugo Houbart, Jérôme

**20** Ennezat, Madeleine Hamel, Martin Aubert, Maygane Janin, Myrto

**22** Kotsios, Quentin Costalunga, Rostislav Kazimir, Sami Barbin, Sarah

**26** Ghobrial, Théo Aiolfi.

**29**

**Coordinatrices**

Madeleine Hamel

Audrey Magat

**34**

**36** **Correcteur**

Bastien Néel

**40**

**42** **Artiste couverture**

**44** Mister Blick

**46** misterblick.free.fr

**50**

**Graphiste**

**g** Jason Gerber

**52** **g** jasongerber.ch

**55**

**57** **Illustratrice**

**58** Lorène Gaydon

**Remerciements à A. Nai**

**61**

**64** Édité par l'Association des Etudiants en Science Politique et Relations Internationales (AESPRI)

**66**



**70**

Imprimé par l'atelier d'impression Cominpress

**75** Financé par la Commission de Gestion des Taxes Fixes

**76**

**77**

**78**



**N**ous vous quittons lors de la dernière édition sur un monde apocalyptique. Rappelez-vous les prospectives d'un avenir aride, dans lequel la culture a disparu et le cyberterrorisme fait rage, un avenir censuré et bombardé de noirceur. Bref, un futur obscur. Cependant, nous nous demandions aussi dans l'édito ce qu'il adviendra de Star Wars après son rachat par Disney et voilà que, quelques mois plus tard, le trailer nous rassure avec une vision grandiloquente du Falcon Millenium entreprenant un barrel roll.

Nous vous décrivions un monde de Guerres, mais finalement ce monde nous y vivons peut-être déjà. Tractations autour d'armes de destruction massive, enjeux géopolitiques et financements de conflits... Les armes apparaissent comme des pions sur un jeu d'échecs à l'échelle du globe. Les armes sont tout autour de nous. Sur internet, dans le quotidien, comme on pourra le voir en s'immergeant dans la législation américaine ou en s'interrogeant sur un éventuel désarmement. Tout cela vous le retrouverez dans le dossier de ce numéro 18, bercé de ces thématiques guerrières.

Milice devenue armée, c'est fort de nouveaux effectifs que la rédaction du Ink vous revient cet hiver. Plus nombreux que jamais, les rédacteurs se sont unis en cadence pour vous offrir ce numéro, dont l'épaisseur extraordinaire restera dans les annales!

Comme moyen de torture, instrument de paix, divertissement ou même vecteur de contestation, la musique investit le Zoom dans ce numéro. Avant que vous ne demandiez, oui, Britney Spears est mentionnée. Mais que cela n'éveille pas vos velléités belliqueuses, après tout le politique est partout.

Au-delà du dossier et du zoom, vous retrouverez bien évidemment les

rubriques habituelles de notre journal. La chronique Voyage traverse les Etats-Unis à bicyclette et immortalise la Toscane dans le portfolio. Ce numéro vous rapporte également les réflexions de terrain de nos soldats Infiltrés à Montréal et à Madagascar. Le long de la Rue Dandy, le street art prend ses quartiers, Beigbeder tombe sous le feu de la critique, on s'interroge sur l'existence humaine et la corruption des médias. Pour ce numéro nous innovons en vous proposant une sélection de films, pour un nouveau regard sur les thèmes abordés. Autre nouveauté, les perles d'étudiants jouxtant les traditionnelles brèves d'amphis. Parce que – soyons honnêtes – le principe d'équité requiert aussi que chacun en prenne pour son grade. (Oui, on ne se lasse pas des métaphores militaires.)

Cette édition signe aussi la fin d'un règne. Dehors les Amazones, saluez la patrie retrouvée! Appelées par la mobilité universitaire, nous laissons notre place à deux nouveaux coordinateurs de talent. Ce numéro est donc notre dernier, mais ne vous réjouissez pas trop vite, quand on rejoint le Ink on n'en part jamais vraiment. Et ce quelle que soit la distance. Au-delà des océans et des frontières, les anciens coordinateurs feront toujours office d'œil de Moscou, veillant sur la prospérité de notre magazine tant aimé.

Armement et musique s'entrechoquent, au risque de balles perdues. Equipez-vous de vos gilets pare-balles avant de laisser défile les pages sous vos doigts, car ce numéro 18 est explosif!

**Madeleine Hamel**

**Audrey Magat**

# LA LOI DE MURPHY

Rostislav KAZIMIR

**Dans le contexte d'incertitude actuel, il est de plus en plus pertinent pour les Etats d'essayer de prévoir l'imprévisible.**

A quoi ça sert pour un pays européen d'avoir une armée aujourd'hui? La question peut sembler pertinente pour les uns, naïve pour les autres. On l'entend souvent lors des discussions sur la pertinence de l'armement pour les pays comme la Suisse, la France ou encore l'Allemagne. Elle a tendance à diviser les interlocuteurs, à provoquer des débats farouches et à réveiller l'esprit patriotique des individus. La réponse que nous lui donnons affiche souvent indirectement notre perception des relations entre les individus, entre les Etats et sur le fonctionnement du monde en général. Cependant je ne vais pas parler des réponses que nous pouvons amener à cette question, mais plutôt de son essence même: pourquoi se poser cette question?

Les étudiants (restons-en à ce groupe d'individus qui sont d'ailleurs les plus vocaux sur le sujet) comme moi-même sont d'une génération où la guerre reste quelque chose d'inconnu. Bien sûr, le concept de la guerre ne nous est pas complètement étranger, notre éducation nous a appris à le craindre.

Mais nous ne sommes jamais allés au combat, nous n'avons pas vu nos villes se faire bombarder, nous ne savons pas ce que c'est que de vivre dans un pays qui fait la guerre sur un plan militaire mais aussi social. Quand la France est partie en guerre au Mali, les citoyens français n'ont pas été appelés aux armes ni incités à consommer des produits locaux pour soutenir le pays, des affiches de propagande n'ont pas décoré les murs des villes françaises.

Vous pouvez me dire que le scénario que je vous propose est extrême et ne pourrait plus arriver aujourd'hui en Europe, que les conflits sont de nos jours concentrés dans des pays lointains qui ne nous concernent pas, que la démocratie (ou l'économie pour certains) triomphera de l'horreur de la guerre et que pour ces raisons-là, une armée forte au sein d'un pays européen est un concept obsolète. J'aurais également dit ça il y a deux ans. Heureusement, Monsieur Vladimir Poutine m'a sauvé de cette illusion.

Quel choc ça a été pour le monde quand des paramilitaires avec l'uniforme de l'armée russe (mais attention, sans sigles visibles) ont pris le contrôle du Parlement de Crimée à Simferopol le 27 février, 2014. Délicat comme il l'est toujours, Monsieur Poutine a nié les accusations des Etats-Unis, de l'Europe et de l'Ukraine sur l'origine de ces hommes armés. Peu de temps après, le nouveau parlement de la Crimée lui lance un appel à l'aide au nom

de la région de Donetsk et Louhansk. Les séparatistes, au vu de l'incapacité du gouvernement ukrainien à faire quoi que ce soit face à l'annexion de la Crimée, se sont dit qu'eux aussi pouvaient suivre dans les pas de leurs cousins du Sud. Incliné à ne pas reproduire les erreurs faites pendant la crise en Crimée, le pouvoir ukrainien a mis en place une opération « anti-terroriste » pour mater les rebelles de l'Est. Dès le début de cette opération militaire, ils se sont néanmoins retrouvés face à des grands soucis logistiques: manque de personnel professionnel et entraîné, d'armes en état de marche et de munitions qui devaient normalement aller avec. L'infrastructure de l'armée ukrainienne date de l'époque soviétique et ça se sent. Le service militaire obligatoire en Ukraine est également rétabli (après avoir été aboli en octobre 2013).

Contrairement à ce que vous pensez probablement, je ne suis pas forcément pour une armée forte au sein d'un pays. Mais je vous pose la question suivante: si la Russie voulait continuer à annexer des parties de l'Ukraine, comment l'en empêcher? Les sanctions de la communauté internationale,

faibles comme elles le sont, n'ont rien fait pour que la Russie rende la Crimée. Les traités et les accords internationaux ont été grossièrement ignorés pendant la crise en Crimée et continuent de l'être dans le conflit à l'Est de l'Ukraine où les forces russes se baladent impunément sans l'accord de l'Etat Ukrainien. Et je ne vous parle même pas des condamnations internationales, des appels à la raison et des « initiatives » de l'ONU. La triste réalité de notre monde machiavélien, c'est que le seul moyen efficace d'arrêter une force brute

de la protection des minorités russophones en Crimée. Ce qui est le plus intéressant dans cette histoire, c'est que les forces de réserve ukrainiennes sur place étaient complètement impuissantes face aux avancées des forces russes. L'annexion de la Crimée par la Russie est un résultat de la faiblesse de l'armée ukrainienne.

A ce jour, la Crimée est toujours dans les mains de la Russie et l'Ukraine est en situation de guerre contre des séparatistes russophones



**Le déploiement des forces Etats-Uniennes en Iraq. Les Etats Unis d'Amérique sont la première puissance mondiale tout en étant la première puissance militaire.**

est de répondre par la force brute. L'Ukraine aurait sûrement gardé la Crimée si elle n'avait pas démantelé son arsenal nucléaire en 1994.

Dans le contexte d'incertitude du XXIème siècle, il vaut mieux être celui qui est prêt à toute éventualité, aussi désastreuse qu'elle puisse être. Comme le dit la loi de Murphy: « Tout ce qui peut mal tourner va mal tourner ».

**La triste réalité de notre monde machiavélien, c'est que le seul moyen efficace d'arrêter une force brute est de répondre par la force brute.**

# LA LIBERTÉ DE S'ARMER

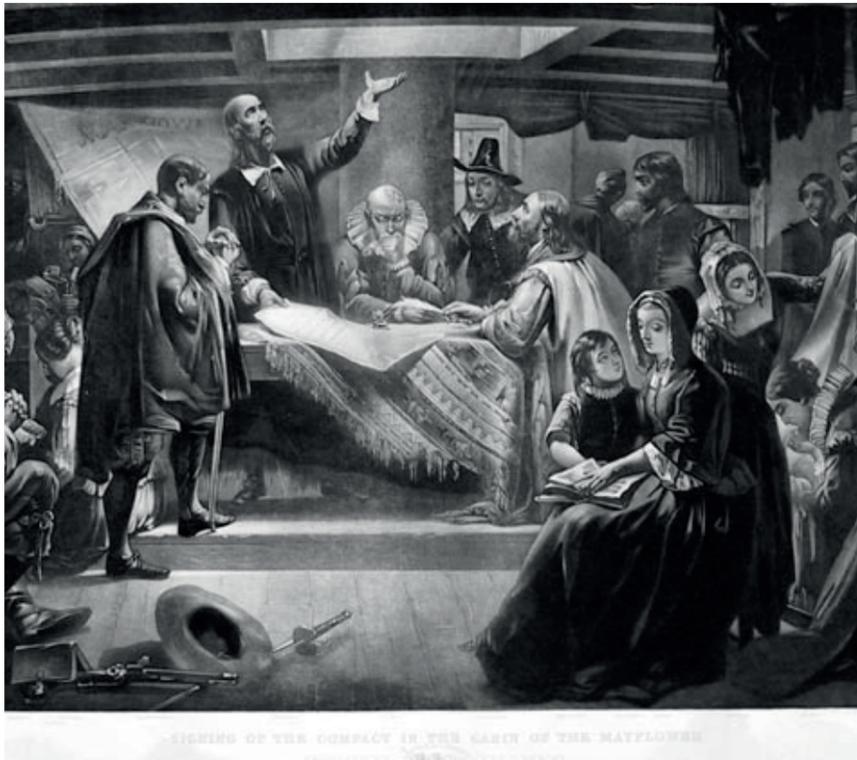
Jérôme Ennezat

**Tueries régulières, criminalité élevée, pourquoi alors s'entêter à défendre un droit qui serait peut être à l'origine de milliers de morts chaque année ?**

Brando a 21 ans et est étudiant à l'université d'Albany dans l'Etat de New York. Brando possède un pistolet qu'il a pu acquérir il y a peu, l'âge requis étant 21 ans, celui de la majorité. C'est avant tout pour pouvoir se défendre en cas de besoin que Brando a voulu posséder une arme. Il aime également s'entraîner sur des cibles avec son père le week-end. Selon lui, il n'y a pas de lien évident entre la criminalité aux Etats-Unis et la législation actuelle sur les armes à feu puisque «quelqu'un qui veut faire du mal le fera avec ou sans pistolet, il trouvera toujours un moyen». Brando ne souhaiterait pas même si il le pouvait restreindre davantage qu'il ne l'a été en 2012 le deuxième amendement de la constitution dans son Etat qui accorde à tout citoyen le droit de porter une arme pour se défendre.

Connor, 19 ans, étudiant et bénévole dans une organisation à but non lucratif, voudrait dès ses 21 ans acquérir une arme à feu, pour se protéger, comme Brando, contre des potentiels assaillants, mais aussi contre ce qu'il appelle «la tyrannie». Connor voudrait, quant à lui, si il en avait le pouvoir, enlever toute restriction au 2e amendement, «remove most gun laws».

Les Américains sont-ils fous? se demandera-t-on en Europe. Même si ces deux témoignages n'ont pas la prétention de représenter toute la population états-unienne, une large partie de celle-ci est fermement attachée à la détention d'armes à feu et il n'est pas question pour elle d'entendre parler de désarmement. Comment nous, européens raisonnés, arrivons-nous à comprendre un tel attachement à un droit qui est selon nous, responsable d'innombrables meurtres et tueries régulières dans des écoles américaines?



Signature du «Mayflower compact» par les pères pèlerins durant la traversée de l'Atlantique

Beaucoup d'entre nous n'y arrivons pas en réalité... Ou alors nous essayons de l'expliquer furtivement par quelques clichés de culture populaire américaine et par leur passé de cowboy se battant en duel dans les rues du far west. C'est en effet dans l'histoire que les mythes et valeurs de la société américaine s'expliquent, mais celle-ci est souvent plus complexe et intéressante que les stéréotypes que l'on s' imagine. Et la question des armes doit essentiellement être analysée dans une perspective historique et culturelle des Etats Unis.

Les premières populations américaines sont d'abord arrivées d'Angleterre puis de toute

l'Europe au cours du XVIIe siècle, persécutées chez elles à cause de leur religion. Les pères pèlerins, qui furent l'un des premiers groupes de colons à s'installer aux Etats-Unis, voulurent fonder une société meilleure, basée sur la tolérance et la liberté religieuse. Cette société meilleure est rendue possible avec une morale religieuse forte, que les fondateurs des Etats Unis ont su mettre en place et qui constitue le premier fondement de la civilisation américaine. Ainsi, dans une société morale, il est plus aisé d'avoir un certain nombre de libertés individuelles fondamentales, et notamment la liberté de porter une arme, ce que la constitution de 1787 a gravé dans le marbre. C'est en cela que nombres

d'Américains ne voient pas le problème dans le fait de posséder une arme, puisque la personne qui la détient est une personne morale qui n'en fera pas mauvais usage. Les libertés sont toutes justifiées par cette capacité à être moral. Ainsi, dans une société où les individus sont libres et moraux, l'Etat n'a qu'un rôle limité.

L'Etat est vu davantage comme une menace qu'une assistance. Les persécutions et répressions en Europe puis la guerre d'indépendance ont en effet laissé de lourdes séquelles sur la vision qu'ont les Américains de l'Etat. Plus l'Etat sera faible, moins celui-ci sera tenté par la «tyrannie», «tyrannie» que Connor redoute toujours. Il y a alors deux justifications sur le port d'armes qui se dessinent autour de l'Etat. D'une part, le peuple doit pouvoir se défendre contre un Etat qui pourrait être tenté par la tyrannie en pouvant se transformer en une milice armée. D'autre part, l'individu doit pouvoir compter sur lui-même et surtout se défendre par lui-même, sans l'aide de l'Etat.

Par le fait de «compter sur soit même», le droit de porter une arme serait alors en partie constitutif du légendaire individualisme américain. En effet, en voulant rompre avec les schémas sociaux européens inégalitaires, les fondateurs des Etats Unis ont posé les bases d'une société où tout serait possible avec le fruit du travail et le mérite individuel, quel que soit l'origine ou la classe sociale. Le résultat escompté ne dépend que de vous, et cela dans nombre de domaines de la vie, aussi bien dans la réussite matérielle que dans la défense de sa maison. Mais l'individualisme comme valeur ne veut pas dire que les Américains sont des êtres qui ne pensent qu'à leur propre personne. Bien au contraire, comme



lefigaro.fr

Connor, nombreux sont ceux qui font du bénévolat ou font partie d'associations caritative, beaucoup plus qu'en Europe. Dans une société où l'Etat est minimal, l'entraide est en effet nécessaire, mais celle-ci reste privée. Elle est, de plus, encouragée par la morale religieuse.

Un citoyen libre, moral et armé, voilà ce qu'est un américain pour les défenseurs du deuxième amendement. C'est cette vision qui s'affronte et s'affrontera toujours presque éternellement contre des opposants qui se disent plus réalistes. La criminalité aux Etats Unis est certes élevée dans certaines zones défavorisées et la plupart de ces crimes sont commis avec des armes à feu, mais c'est

justement pour cela qu'il «faut pouvoir se défendre» selon Connor.

Il est très peu probable de toucher un jour aux amendements de la constitution au niveau fédéral, symboles et garants de liberté face à un Etat despotique, mais petit à petit, des mesures restrictives sont prises en matière d'armement à l'échelon des Etats, comme à New York après la tuerie de Newtown en 2012. Ce drame a en effet conduit à imposer de nouveaux critères d'acquisition d'armes à feu. Le choc de l'opinion publique s'avère être le seul moyen possible pour restreindre une liberté, au grand dam de la National Rifle Association.

# MIND... BLOWN!

A SCATTER-BRAINED ESSAY ON THE TENSIONS BETWEEN SECURITY AND SAFETY

Fabienne Engler

*Boom! Every 25.3 seconds there is a gun related incidence in the US<sup>1</sup> Yet guns are said to promote a feeling of security.*



[http://commons.wikimedia.org/wiki/Explosion#mediaviewer/File:US\\_Navy\\_020712-N-5471P-010\\_EOD\\_teams\\_detonate\\_expired\\_ordnance\\_in\\_the\\_Kuwaiti\\_desert.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/Explosion#mediaviewer/File:US_Navy_020712-N-5471P-010_EOD_teams_detonate_expired_ordnance_in_the_Kuwaiti_desert.jpg)

I would like you to accompany me on the rumbles through a fortress called the human psyche. In each of us lays the archaic desire to be secure, to live the safest, to survive the longest. However, as profound as these ancient longings is the position of security and safety on contrary axes. Security in its basic sense is something that each human being can influence. It is defined as the protection of an object or person, in most cases a human being or at least an animal, from its surrounding. Therefore, security describes the knight and his sword, the cowboy and his gun – the superpower and Little Boy? In these cases single individuals assure their own, personal security by an act of self-protection. In their deepest essence these acts of self-protection are most likely caused by our fear of being attacked and the notion to attack first, or at least threaten to do so. Preventively. Just in case. Security therefore has no direct interest in the wellbeing of others. Security is about self-interest.

Obviously the desire to ensure one's own security is a little bit problematic for our co-inhabitants on our dear planet earth. In economics there is the concept of externalities, which represent basically the unintended side effects of an action, at times negative, at times positive ones. If we now return to square one of this article – the self-assurance of an individual's security – we can state that the negative externality of security is the endangerment of safety. The reason being that safety is located on the completely other side of the spectrum.

Safety is generally treated as the absence of danger. Furthermore, safety is not a subjective desire but a general state. This means that safety, as desired as it might be, is inde-

pendent from our personal wishes because it is our environment that decides on its presence or absence. Contrary to security, safety can therefore not be influenced by one-self. In more academic terms, safety is defined as the protection of an environment, or in our case a society, from an object, thus a threat. Given their opposing positions, safety and security easily engage in a vicious circle. As long as each individual feels sufficiently safe there will be no personal intervention and no additional creation of personal security. If however one group feels threatened by its fellow human beings, it will act towards securing its own safety. As the feeling of safety now becomes individualized it loses its universal, impersonal character and the balance of power will move towards one party committing acts of security, resulting in an increasing danger for the other. This very theoretic concept can easily be illustrated using a recent but debatable example of the armament in Iraq, which shows three key points of the concept. First of all Iraq unarguably lacks a certain state of stability leading to an absence of safety. The consequences can be seen on a daily basis on TV screens all over the world. Who has not fled the region has most likely joined the local – at times pesh merga<sup>2</sup> – fighters destined to do what the state's forces seem unable to do: guarantee the personal security of Kurds and Christians – to name some among many others. It is secondly only logical that who has decided to ensure one's own security needs an instrument of defence – a weapon. Be it that these weapons are provided directly by Germany – another disputable action – or be it that there are acquired elsewhere, the point is that they will remain in the region even after a victory – the victory of whichever side. Thirdly, it is therefore evident that, given a human being's nature, these instruments will be

used, making it on one hand extremely difficult for the state to restore personal security as well as safety as a state of normality, on the other hand simply lowering the chance of things being talked out without an intervention of either side by the means of gun use. Of course this view of events is very one-dimensional and tailored to fit a certain case. Notwithstanding, the key point that shall be made is the necessity to prohibit the presence of a certain feeling of insecurity. Given that weapons in possession of an individual represent a violation of the individual security of others, there must exist a third actor whose task is to ensure a balance between safety and security in order to eliminate the necessity of auto-defence, this arbitrator being the only legal possessor of the right to use force. It is generally accepted in modern democracies that this third party comes in the form of the state and its legal forces, in the end also a functional political system. It is the state's responsibility to end the constant struggle between security and safety so that safety can exist – not unilaterally, but collectively. Of course, this theory implies that there is not only a de facto existing state but also a perfect, demographically impartial organisation of the above mentioned state, a non-discriminating distribution of its power... but that, my dear brain-wanderer, is a whole new story.

<sup>1</sup> [http://www.huffingtonpost.com/2013/01/16/murders-shootings-and-gun-sales-per-day\\_n\\_2488664.html](http://www.huffingtonpost.com/2013/01/16/murders-shootings-and-gun-sales-per-day_n_2488664.html) (19.10.2014)

<sup>2</sup> Kurdish term used to name Kurdish fighters. Literally means «those who confront death»

# SHOWDOWN AT THE CORNER OF PRIVILEGE AND PARANOIA

Caroline Hammervold Caillot

MY TAKE ON GUN CONTROL IS PRETTY SIMPLE  
IF THERE'S A GUN AROUND, I WANT TO BE IN CONTROL OF IT

CLINT EASTWOOD

Amidst a plethora of voices and images promoting guns in functions ranging from children's toys, decoration, symbols of status and identity, collectors' pieces, patriotic war trophies or a fun way to exercise your constitutional rights, Clint Eastwood's sobering opinion sheds any ambiguity on the finality of gun use – control, the final say in the matter, my way.

With a constitution that was born tearing itself from the oppression of the musket-wielding British, a certain remainder of gun-toting vigilance from American patriots is only to be expected – after all, The Boston Massacre of 1770 which saw a British soldier accidentally kill 5 civilians only happened 244 years ago. In certain circles the paranoia of being attacked by either one's own government or one's own neighbours in one's own back yard is still very much alive and yet, by contrast, no other country in our times is battling its declared enemies from as much geographical distance as the United States.

Somehow, the contradiction of close-range fear and long-distance physical wars makes imminent threat as motivational reasoning for gun ownership seem a bit off point.

So why is there still a need to wield a lethal instrument? Does it fulfil a psychological longing to have the power of putting a physical hole through someone? Since defence alone seems unlikely, and upholding the constitutional 2nd amendment surely must be more ideological than instinctual these days, an examination of a recent trend might shed some light on the issue of outcome control

by gun force. Anita Sarkeesian, progressive intersectional feminist commentator and vocal video game critic, has over the course of her career on YouTube published a number of opinionated and elaborate videos on misogyny and gendered violence fantasies found in modern media such as video games, leading to several public speaking engagements for Sarkeesian. Her speech on the aforementioned topics scheduled in October at a Utah university was immediately cancelled after the publication of a letter threatening "the most lethal school shooting spree in US history" à la Montréal 1989 – where a single male shooter killed 14 women while screaming that he hated feminism.

Utah law does not prohibit the carrying of concealed weapons in public spaces, even after the anonymous issuing of violent threats targeting a specific group, effectively putting the right to individual lethal violence before the right to individual free speech and assembly. If this sounds familiar, have a second look

at the Clint Eastwood quote above - an effort to hold on to the 2nd amendment in order to stomp out the 1st?

Do people like the anonymous author of Sarkeesian's threat message really only want to control a gun per se? When views are aired that go against the truth as seen by the privileged, tolerance is very low indeed: "You don't

get to express your opinion, because I will kill you and those who agree with you – and even those who just listen to you."

And privilege does have a stake in the fight for the definitive last word of not-so-free speech: historically, the access to privately owned guns (in the US and elsewhere) has been restricted to

certain demographics; white, wealthy, males only – current or former military occupation preferable. While racial and gender-based restrictions have come to a legal end in the western world during the 20th century, allowing for more diverse voices being heard, the question of who de facto remains on the

## An effort to hold on to the 2nd amendment in order to stomp out the 1st?

receiving end of privilege is still debatable. The price floor for firearms in western countries (US: ca. \$500, Switzerland: ca. 450 CHF.) puts the wealthy in front of the line for gun access, which can be achieved over the internet – I checked. Have a look on gun market's webpage; it's a lovely gun cornucopia, shipping to every state in the US.

In Switzerland, any former military service graduate gets to keep their gun in their home. 84% of all family homicides in Switzerland (murder-suicides included) are committed by people using a legal and/or military firearm. "We don't need gun control, we need bul-

let control! If every bullet cost \$5000, there would be no innocent bystanders." -Chris Rock This quote (while I acknowledge that it was

## "We don't need gun control, we need bullet control! If every bullet cost \$5000, there would be no innocent bystanders." Chris Rock

part of a comedy show) highlights the erroneous approach of damage restriction by economic expense – partly because some people's means will fall over and some people's under the fixed price floor for bullets, reinforcing already existing socio-economic privilege. Also, it's grotesque to imagine the

economic deliberation process that would inevitably follow:

"Should I shoot this guy, Thelma?" "You can if you want, Louise, but please consider the gas prices first, will you... if we're going to get all the way to Mexico." (Alternate ending to "Thelma and Louise")

The Chris Rock quote above also imposes the uncomfortable question of collateral damage – who is negligible? Who gets to decide who counts as collateral damage? I insist on asking the question like that – who, not how many – because when we talk about privilege, negligibility, free speech, demogra-



# DOSSIER

## LE PEUPLE PRIVÉ DE SA VOIX ?

Elodie Feijoo

**Le droit de réunion, la liberté d'expression et la liberté d'association sont autant de droits fondamentaux - censés être garantis par tout Etat démocratique- qui sont quotidiennement piétinés au cours de manifestations pacifiques.**

phically targeted violence and social dominance, we are talking about identities.

Varying levels of visibility and power, diverging experiences, social and economic exchanges tainted by hegemony and the current state of social development. But also the looming feeling that whatever dominance one possesses, one must uphold and defend to the death.

My own sentiments can easily be inserted into the discussion about dominance and power: I'd want control if I were living in a war zone and my bodily integrity were under threat. Learning to master a gun in a shooting range tickles me more than I care to admit, but when I was 10 years old I was scared of a friend's father who proudly displayed over 20 firearms – both private and military – in a glass vitrine in the family living room, and who had a sense of uncontested social supremacy over his family to match, which usually manifested itself in verbal forms of reprimanding or coercion to agree and defer.

Indeed, an individual with a gun means nothing per se (unless you're suicidal) if there aren't other living, breathing beings around to interact with; a study<sup>1</sup> published in the scientific journal PLoS One by a team surrounding anthropologist Daniel Fessler of UCLA finds that males carrying a gun (as opposed to those carrying a potentially dangerous close-range tool like a hammer or a saw) were perceived by non-gun-carrying observers as being 17 % taller and more muscular than they actually were. These findings establish a socially meaningful connection between the symbolic carrying (not using) of guns and other aspects of physical submission tools (being tall and forceful) that others subconsciously react to as potentially threatening.

Does every person wanting to carry and use a gun know about this psychological power and how they can affect their surroundings simply by displaying a lethal gun that they control?

One might argue that gun use is an effective and yet fickle attempt at appeasing one's insecurities by grasping on to the illusion of total control, achieving my way. After all, even if one controls individuals in one's immediate surroundings, there are still only slim to no chances of having everyone do one's bidding forever, even on a massive scale – think Pol Pot or Stalin.

In light of the realisation that control is mostly out of an individual's hands (if it ever was there in the first place), is the need to feel powerful just a by-product of realising how little we actually control – how little impact we have, or how completely detached most other people and their individual actions are from us? We are born into systems we don't have any hold over, with identities that are largely not chosen by us individually – finding a coping mechanism which doesn't charm us by making us buy into and long for the phantom of control seems a rather pressing issue.

Non-attachment, a term often used in Buddhism, names the art of being engaged without trying to control the outcome of a situation, especially others' actions. As the quote goes, "all living is suffering, because all life is desire. Stop wanting, and you will stop suffering."

I guess the ultimate power lies in the conscious choice to criticise and dissent, orchestrating a showdown of your priorities, coming from the depths of your intellect. Unless of course a bullet gets there first.

# WHO, NOT HOW MANY.

De nos jours, il semble que nous fassions marche arrière. Des droits qui nous semblaient acquis sont fréquemment malmenés, et ce, sans aucune sanction. La voix du peuple n'est-elle plus bonne à entendre? Il semblerait que, par peur de voir ces

voix s'élever trop haut, certains tentent de les museler par tous les moyens: gardes à vue, interdiction de manifestation, usage d'armes non létales. Manifester, un droit fondamental acquis péniblement par l'homme aujourd'hui mis à mal. On était habitué depuis quelques années aux «paniers à salade<sup>1</sup>», pas bien

méchants, suivant les manifestants pour s'assurer du bon déroulement du rassemblement. Mais aujourd'hui ces paniers à salade ont laissés la place à des policiers sur-armés qui n'hésitent que trop peu à user de la violence. Aux quatre coins du monde les forces de l'ordre semblent avoir durci leur politique envers les manifestants...

**«Les actes violents d'une minorité d'individus ne doivent pas porter préjudice aux droits des autres manifestants.»**

On peut se demander si la situation des manifestants telle qu'elle est aujourd'hui dans la plupart des pays est réellement à plaindre.

Bien entendu la situation actuelle n'est de loin pas comparable à celle des manifestations de Tian'anmen où eurent lieu

interventions de l'armée et des chars, des tirs à balles réelles avec des fusils d'assaut sur les manifestants... Mais c'est bien là que se trouve le problème: de nos jours, on considère comme presque normal d'user de balles en caoutchouc et de gaz lacrymogène contre les manifestants;



<http://www.kazeco.com/actualites-economiques/hong-kong-3-questions-pour-comprendre-la-revolution-des-parapluies-1412341806.html>

<sup>1</sup> Fessler D.M.T., Holbrook C. and J.K. Snyder (2012). Weapons Make the Man (Larger): Formidability Is Represented as Size and Strength in Humans. PLoS ONE 7(4):e32751. doi: 10.1371/journal.pone.0032751.

## ESTUDIANTES E INDIGNADOS



<http://humor.lainformacion.com/ferran-martin/2012/06/07/resistencias/>

après tout ce ne sont pas de vraies balles, ils pourraient s'estimer heureux non ? Et bien non, ces armes n'ont peut-être pas pour but premier de tuer, mais elles servent, tout comme de vraies armes, à intimider les manifestants et à les faire taire. Cette banalisation de l'usage de la violence par les forces de l'ordre se répand de plus en plus, et il est important de prendre conscience que ceci n'est pas le déroulement NORMAL d'une manifestation pacifique.

Preuve que ce débat est toujours d'actualité : la résolution adoptée par le conseil des droits de l'homme de l'ONU cette année même, et ce, sur proposition de la Suisse. Cette résolution adoptée en mars 2014 met notamment l'accent sur le fait que les actes violents d'une minorité d'individus ne doivent pas porter préjudice aux droits des autres manifestants. Elle précise aussi que les forces de l'ordre ne doivent recourir à la force que si c'est là leur unique solution, et surtout, ils doivent le faire sans bafouer le principe de la propor-

## MINEROS



tionnalité. Ce non-respect du principe de la proportionnalité est le principal problème auquel sont confrontés les manifestants aujourd'hui. En effet, mon but n'est pas de faire l'apologie des pauvres manifestants et de blâmer les forces de l'ordre, car leurs méthodes s'avèrent dans certains cas utiles. Il ne s'agit pas de prôner un bannissement complet de la répression lorsqu'elle s'avère nécessaire, mais d'exiger le strict respect du principe de la proportionnalité, quelle que soit la situation. Pour mieux comprendre la disproportion des

mesures prises habituellement par les forces de l'ordre lors de manifestations pacifiques, voyons ce qui s'est récemment passé dans le monde.

Premier arrêt : le Brésil. Alors que les Brésiliens manifestent pour exprimer leur avis défavorable aux énormes dépenses dues à la coupe du monde et clament l'insuffisance de financements publics, la police militaire use de moyens excessifs pour contenir leur voix. Tirs de balles en caoutchouc et coups de matraques sont la réponse des forces brésiliennes à de simples manifestants non violents ne représentant aucun danger.

Deuxième arrêt : Hong-Kong, des dizaines de milliers de manifestants revendiquent davantage de démocratie et protestent contre la modification du mode de scrutin. Ce mouvement, initié par la révolte des étudiants ainsi que par le mouvement Occupy Central with Love and Peace (OCLP) se veut complètement pacifique. Septante-huit arrestations et vingt-six hospitalisations dans le seul week-end du 27-

28 septembre<sup>2</sup> ; les chiffres semblent élevés pour un mouvement pacifique formé majoritairement d'étudiants. Des sprays au poivre et des gaz lacrymogènes face à de simples parapluies ? Les manifestants non armés tentent tant bien que mal de se protéger des attaques de gaz lacrymogènes en s'enveloppant le visage dans du film alimentaire et des bâches plastiques. Cette réponse des forces de l'ordre semble ici plus que démesurée.

Et les arrêts pourraient continuer pendant longtemps : Bahreïn, Guinée etc. Aucun pays ne fait réellement figure d'exemple en la matière, comme on peut le constater avec notre dernier arrêt, la France. Une manifestation de défenseurs de l'environnement fin octobre a débouché sur la mort d'un jeune manifestant de 21 ans. L'utilisation d'une arme soi-disant non létale en est la cause ; une grenade des forces de l'ordre a eu raison de la vie du jeune étudiant. Depuis cet événement tragique, des dizaines de manifestations pacifiques anti-violences policières ont eu lieu dans le pays. Ces cris en France contre la violence d'Etat nous montrent que la situation des manifestants n'est, au jour d'aujourd'hui, optimale nulle part.

Enfin, il semble que l'usage des armes non létales ait été banalisé, mais quels effets produisent au juste de telles armes sur notre san-

**Il ne s'agit pas de prôner un bannissement complet de la répression lorsqu'elle s'avère nécessaire, mais d'exiger le strict respect du principe de la proportionnalité.**

té ? Des tirs de balles en caoutchouc contre une foule pacifique n'ont bien entendu pas pour but de tuer les manifestants, mais tout de même l'objectif est de les dissuader de revenir, et ce, par la force. Après s'être pris un tel projectile la victime n'a en général « que » des contusions et hématomes, malheureusement les conséquences peuvent parfois aller jusqu'à des fractures d'os, voire très rarement la mort. Les gaz lacrymogènes, quant à eux, provoquent à court terme de fortes irritations. Lorsque le produit est inhalé il peut

causer vomissements, gênes respiratoires et spasmes musculaires. Mais plus grave que ces gênes passagères, les gaz lacrymogènes ont aussi des effets dangereux sur le long terme, telle que la nécrose des tissus dans les voies respiratoires et l'appareil digestif, voire des oedèmes pulmonaires. Avec toutes ces conséquences néfastes pour la santé, il paraît aberrant que l'usage d'armes non létales soit quasi-systématique lors de manifestations pacifiques. On gâze des foules entières sans penser aux conséquences et surtout sans se demander si la situation n'aurait pas pu être résolue d'une autre manière.

Pour conclure, il est urgent que les forces de l'ordre fassent la différence entre les manifestants violents qu'il est nécessaire de maîtriser et les foules pacifiques qui ne demandent qu'à exercer librement leur droit d'expression.

Ces mêmes forces de l'ordre ne devraient pas rester impunies lors d'un non-respect de la proportionnalité, tout comme les manifestants violents doivent être sanctionnés. Une telle répression des manifestants ne doit pas continuer d'être normalisée, au péril d'une banalisation du phénomène et d'un retour en arrière sur nos droits fondamentaux pouvant s'avérer définitif. Exprimer son avis sans violence ne devrait pas être puni, il est temps que les choses changent. Le peuple se laissera-t-il encore longtemps censurer et brutaliser ?

# ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE AU MOYEN-ORIENT

Alireza Pasandideh

**Définition de l'arme de destruction massive (ADM) ou Weapons of Mass Destruction (WMD) en anglais selon le Bureau des affaires du désarmement de l'ONU: « Les armes de destruction massive sont des armes conçues pour tuer une grande quantité de personnes, en visant aussi bien les civils que les militaires<sup>1</sup> ». Elles se divisent en armes nucléaires, chimiques, biologiques et radiologiques.**

L'utilisation des armes chimiques lors de la première et de la deuxième guerre mondiale, les bombardements atomiques de Hiroshima et Nagasaki et les bombardements chimiques lors de la guerre opposant l'Irak à l'Iran sont des exemples catastrophiques dans notre histoire. Ce genre d'utilisation des armes a mené à leur interdiction par les différents traités et conventions internationaux.

## Le rôle des conventions internationales

Dans les deux dernières décennies, malgré de nombreux efforts visant à prévenir la production et le stockage d'ADM au niveau international, la sécurité au Moyen-Orient reste marquée par l'ombre des guerres non-conventionnelles qui plane sur la région. Le facteur le plus important et inquiétant dans la propagation des ADM au Moyen-Orient est que cette région est parmi celles qui sont les plus instables et les plus critiques au monde à cause des litiges fonciers, des conflits idéologiques et compétitions entre les partis et mouvements ethniques. Les crises et l'instabilité du Moyen-Orient ont des caractéristiques spécifiques qui mettent la région en danger, notamment en raison d'une forte institutionnalisation militaire<sup>2</sup> créée à partir des conflits qui y sont enracinés. De plus, le concept de stratégie de dissuasion et de déviation n'a pas sa place dans ces États, ni dans leurs doctrines militaires<sup>3</sup> qui prônent l'agressivité. Ceci a pour conséquence que la probabilité d'utiliser ce genre d'armes dans cette région sera plus élevée qu'ailleurs.

Le but des mesures de contrôle des armes est de limiter certains aspects de la course à l'armement par l'interdiction de certains types d'armes et par la réduction des essais nucléaires et des zones militaires géographiques<sup>4</sup>.

Une grande partie de l'attention de ces politiques est vouée à limiter la production, le déploiement et le transfert de technologies et d'équipements pour la fabrication d'ADM. Sans doute les faiblesses et les lacunes dans la nature et le fonctionnement des traités et des conventions internationales sont parmi les raisons les plus importantes de leur échec dans la réalisation des objectifs souhaités.

Le premier problème qui pourrait compromettre le succès des conventions internationales réside dans le fait de devenir membre de la Convention est facultatif. Du point de vue du droit international, la décision d'adhérer ou non à la Convention internationale doit être prise par les gouvernements de chaque pays. Le fait que l'adhésion soit facultative aura un effet domino et amènera



Join the new anti-nuclear movement in NYC - Waging Nonviolence

avec lui un affaiblissement sévère des efforts internationaux pour créer des conventions. Mais l'effet domino ne s'arrête pas là. En raison de la course à l'armement intense dans la région du Moyen Orient, l'accès aux armes de destruction massive par un pays encourage les autres à en avoir afin d'assurer leur sécurité contre l'utilisation possible de ces armes dans les futurs conflits<sup>5</sup>. Et cela concerne même les pays pas encore armés ou n'ayant jamais été la cible d'une arme de destruction massive.

Un autre inconvénient important des conventions relatives aux ADM est que dans les articles de ces conventions on voit l'absence de sanctions spécifiques pour les pays membres qui – ouvertement ou secrètement – violent la convention. Par conséquent, il restera deux

options aux autres membres: soit prendre unilatéralement des mesures pour pénaliser les pays récalcitrants, soit prendre des mesures collectives à travers l'Organisation des Nations Unies. Mais l'expérience passée suggère que l'action unilatérale n'est pas efficace et de nombreux pays ne sont pas prêts à mettre en danger leurs intérêts politiques et économiques pour une punition unilatérale contre le pays fautif. Par conséquent, le seul moyen efficace de prendre des mesures est de passer par les Nations Unies. Mais toute décision pour punir le contrevenant est soumise à l'approbation des membres permanents du Conseil de sécurité: cela expose généralement le contrevenant à des considérations politiques. Ces dernières impliquent que non seulement aucune action ne sera prise contre le pays fautif, mais qu'en plus tout effort sera mobilisé pour le montrer innocent.

Il convient de noter que les conventions relatives aux armes de destruction massive ont été développées principalement par les États les plus puissants. Les pays du tiers monde ont tendance à se joindre à l'interdiction de ces armes, pensant que cela permettra de renforcer la sécurité de leur territoire. Mais dans la pratique, ce n'est pas le cas. En effet, l'une des principales faiblesses des conventions internationales sur les ADM est qu'il n'y a aucune garantie par les pouvoirs internationaux que les pays membres de la convention seront protégés de l'usage de ces armes par des pays tiers.

En d'autres termes, les gouvernements du tiers-monde en adhérant à ce type de conventions, perdent leur seul moyen d'auto-défense contre ces ADM: avoir les mêmes armes.

<sup>1</sup> <http://www.un.org/fr/disarmament/wmd/>

<sup>2</sup> Anthony H. Cordesman, Weapons of Mass Destruction in the Middle East (London: Brassey's, 1991)

<sup>3</sup> Efraim Karsh, Martin S. Navias and Philip Sabin, Non Conventional Weapons Proliferation in the Middle East: Tackling the Spread of Nuclear, Chemical and Biological Weapons, (Oxford: Clarendon Press, 1995), p.3

<sup>4</sup> Jack C. Plano and Roy Olten, The International Relations Dictionary, (Santa Barbara, Calif.: ABC-CLIO, 1988).

<sup>5</sup> Anthony H. Cordesman, Weapons of Mass Destruction in the Middle East. (London: Brassey's, 1991).



<http://lifehopeandtruth.com/prophecy/middle-east/middle-east-conflict/>

## Le Moyen-Orient, une zone exempte d'arme nucléaire

On croit que l'existence des zones exemptes d'armes de destruction massive – notamment nucléaires – dans les différentes régions du monde promeut la sécurité internationale. Ces zones permettraient de renforcer la confiance que peut accorder un gouvernement à la

présence de ces zones exemptes. L'importance de créer une zone exempte d'ADM au Moyen-Orient n'est pas comparable avec les autres régions du monde. Même si en apparence il y a un grand soutien international à la création de cette zone, les progrès vers la réalisation concrète de cette idée sont assez décevants. La création de Zones Exemptes

## La sécurité au Moyen-Orient reste marquée par l'ombre des guerres non-conventionnelles qui plane sur la région

basés sur le désarmement nucléaire et accepter les exigences du Traité sur la Non-Prolifération des armes nucléaires (TNP). Le pilier fondamental du processus de désarmement et de non-prolifération nucléaire nécessite la

d'Armes Nucléaires (ZEAN) est considérée comme une étape constructive pour la réalisation de la non-prolifération. Mais elle va également créer des conditions politiques au niveau mondial qui aident les pays dotés

d'armes nucléaires à gérer les dangers et prendre des mesures cohérentes et progressives pour parvenir à un monde dénucléarisé. Le traité a rencontré plus de succès au niveau de son objectif de prévention de la prolifération des armes nucléaires dans les 186 pays membres, que dans le désarmement lui-même.

Certains analystes et experts estiment que pour que l'accord de TNP devienne un outil efficace pour parvenir à un monde sans arme nucléaire, il faut éviter les dualités de standards. Mohamed ElBaradei, ancien directeur général de l'Agence internationale de l'énergie atomique, se prononce ainsi : « si les plus grandes puissances du monde croient que leur sécurité est soumise à une arme capable de détruire notre planète et si elles continuent à moderniser et mettre à jour leurs arsenaux nucléaires, et encore plus loin, la recherche dans le domaine de l'utilisation réelle, comment pouvons-nous nous attendre à ce que d'autres nations d'éviter d'acquérir des armes sous prétexte du maintien de la sécurité internationale? Et la réponse à cette question est : on ne peut pas s'y attendre. »<sup>6</sup> ElBaradei a souligné l'impossibilité de continuer la négociation qui reste

inégale à long terme entre les pays ayant des armes nucléaires et les autres. Afin de réaliser le désarmement nucléaire, il soutient cette idée : « nous devons abandonner cette idée impraticable que les efforts visant à acquérir des armes de destruction massive par certains pays sont moralement gênants, mais que le recours aux armes nucléaires pour la sécurité est autorisé pour cer-

taines pays<sup>7</sup> ». La principale incitation pour le désarmement est que les États qui s'en sont dotés se sont maintenant engagés à prendre des mesures sérieuses pour réduire leurs arsenaux afin d'encourager aussi la non-prolifération dans les pays dépourvus pour le

moment d'armes nucléaires. Les 186 pays se sont ralliés à cet objectif, pour empêcher la destruction complète de la Terre et l'humanité de l'anéantissement immédiat.

En supposant que ce qui précède est une

bonne raison pour la destruction des armes nucléaires, la grande question est de savoir comment cela doit se faire? Quelles mesures doivent être prises et par qui? Quelles sont les prochaines étapes que doivent franchir les pays dotés d'armes nucléaires?



<http://womensannex.com/galleries/photo/3535/18103>

<sup>6</sup> Traduction de la version persane, ElBaradei, 2009

<sup>7</sup> Traduction de la version persane, ElBaradei, 2009

# LES ARMES QUI N'AIMAIENT PAS LES BALLES

Madeleine Hamel

**Un an après la réélection d'Obama, le FBI comptabilisait plus de 21 millions de contrôles d'antécédents<sup>1</sup>, un proxy indiquant tant bien que mal une hausse des ventes légales d'armes. Après les tueries d'Aurora et Newton, les velléités du gouvernement en matière de contrôle des armes à feu ont fait des anxieux. Les gens dévalisent Walmart, font des réserves de munitions, achètent des fusils d'assaut...**

Ce schéma se répète ponctuellement, répondant aux menaces législatives et réaffirmant à chaque fois l'attachement des américains à leur droit de porter des armes. Jusque là, le plus gros pas entrepris par un gouvernement était la loi interdisant la vente de fusils d'assaut passée sous Clinton en 1994 mais celle-ci fut mise en échec dix ans plus tard. Or, cette fois c'est du sérieux. Pour beaucoup d'américains, Obama fera tout ce qu'il peut pour interdire la possession d'armes, toutes les armes sans exceptions, pour tous les citoyens. Les propriétaires s'en inquiètent, et sortent de l'ombre en s'affichant sur les réseaux sociaux. Il semblerait donc que quelque chose ait changé dans la manière dont l'arme à feu est représentée et montrée dans la société civile, à la vue de tous. Pour s'en rendre compte, il faut revenir quelques décennies en arrière.

Les armes rejoignent la scène publique et populaire à la fin des années 80 avec Public Enemy, un groupe de rap puisant ses inspirations dans l'imagerie militaire des Black Panthers et dont les chorégraphies s'attachaient à manier des armes sur scène, prônant l'autodéfense armée face à l'oppression des blancs. Le phénomène se transforme la décennie suivante, avec l'apparition du gangsta rap. Il ne s'agit cependant plus de revendications politiques, mais plus de rixes entre gangs rivaux. Ici, le revolver est un symbole de masculinité et de pouvoir, associé au mode de vie et à la culture gangsta. A l'époque, certains milieux du rap étaient affiliés à des gangs, et montrer qu'on possédait des armes servait d'acte dissuasif. Il y eut des conflits, dont on considère l'apogée comme étant celui opposant des sociétés de productions de la East Coast et de la West Coast, qui alla jusqu'à l'assassinat de deux figures du rap : Tupac Shakur (2Pac)

en 1996 et Christopher G. Wallace (Notorious B.I.G.), un an plus tard. A la suite de ces événements tragiques, on remarque une prise de conscience de l'escalade de violence dont Sean Combs (Puff Daddy) se fait le porte parole. L'arme reste présente dans les discours et les images mais elle perd sa substance : on n'ira plus jamais au delà des mots.

## L'arme reste présente dans les discours et les images mais elle perd sa substance

Ce mode de représentation est directement lié à celui que mobilisent les cartels par exemple, il est phallique et dissuasif.

Depuis, un glissement s'est opéré. Et cela passe une fois encore par le milieu du rap. Portant le gangsta Rap comme une relique, un âge d'or inimitable, les rappeurs d'aujourd'hui montrent leurs revolvers comme ils montrent leurs chaînes d'or : c'est le règne du show-off. Jamais la gâchette n'est tirée mais on joue à un jeu d'imitation, pour rester dans la tradition et les thématiques du rap : la violence, la drogue, la vie des banlieues... Ce afin de gagner en crédibilité. Il s'agit d'avantage de reprendre des codes qui sont devenus mainstream<sup>2</sup> et qui se déversent sur les pochettes d'albums, les clips vidéo, les photos sur les réseaux sociaux...

Le système des cartels est touché aussi par l'importance croissante de l'imagerie, et se sert de réseaux sociaux comme Facebook pour asseoir son contrôle. Contrairement au milieu du rap, on reste ici dans une logique dissuasive et les armes ne tirent pas à blanc. Mais on a une mise en scène destinée à être diffusée au grand public. Le cartel de l'Ordre du Temple connaît par exemple son égérie : Broly<sup>3</sup>, qui se prend régulièrement en photo avec ses mitraillettes, chemise savamment déboutonnée et duckface au rendez-vous. Le mode de vie des rappeurs et gangsters est glorifié à travers ces photos : bimbos, gros véhicules, cash, gadgets derniers cris... et armes en nombre, souvent serties d'or et de diamants. Le meilleur exemple est incarné non pas par Lil Wayne ou un Al Pacino 2.0, mais par Dan Bilzerian, un joueur de poker richissime.

## Un Beretta Cx4 Storm dans sa penderie, une Bugatti Veyron 16.4 dans son garage. Ou serait-ce l'inverse ?

Il semblerait que montrer son arme revient à un nouvel étalage de richesse, au même titre qu'une belle voiture. Un Beretta Cx4 Storm dans sa penderie, une Bugatti Veyron 16.4 dans son garage. Où serait-ce l'inverse ? Revolver, fusil d'assaut et mitrailleuse deviennent des objets de collection. Les passionnés sont en quête de gravures fines, de courbes harmonieuses... D'un bel objet. Et de même qu'on n'échapperait pas à l'album de timbres de notre grand-tante philatéliste si celle-ci savait user des réseaux sociaux, on ne peut manquer les photos de propriétaires d'armes avec leurs précieux qui apparaissent partout sur la toile. L'hiver dernier par exemple, instagram fut truffé de photos d'américains avec un fusil gentiment apporté par le père Noël. Souvent, celui-ci est gravé sur mesure, ou

d'une couleur qu'on a pu choisir. Comme un accessoire de mode, l'arme peut-être customisée à l'image de son propriétaire. On peut voir une nouvelle preuve de ce glissement à travers la recrudescence des hashtags comme #gungirls, ou encore le succès de sites tels que girlsguidetoguns.com qui propose dans une atmosphère très girly d'apprendre comment pailletter ses cartouches d'AK 47 ou encore un test pour savoir quel mini-revolver choisir pour qu'il aille bien avec votre sac. Si les femmes se sont autant munies d'armes que les hommes depuis une quinzaine d'années, c'était surtout à dessein de self-défense, il s'agissait d'acheter des petits pistolets pratiques à glisser dans le sac à main en cas d'agression. Une optique utilitaire donc, mais pas une réelle passion. Or,

cette appropriation démontre que l'arme devient également un « fashion statement », un accessoire qui dénote. La fonction principale de l'objet s'efface au profit de ce qu'il représente, de l'image qu'il renvoie. Le pistolet se doit d'être beau, racé, il doit mettre en valeur son propriétaire et témoigner d'un certain statut. Parallèlement, sur les réseaux sociaux, un mouvement s'est développé en réponse à ces photos. Participant de ce phénomène ou s'en moquant, l'interprétation qu'on peut en faire n'est pas évidente mais il n'en demeure pas moins un exemple –très drôle– de cette nouvelle fonction qu'ont les armes à feu. Il s'agit des cashcats<sup>4</sup> -dont l'équipe du Ink vous offre un exemple-.



<sup>1</sup> <http://www.fbi.gov/about-us/cjis/nics> : Les contrôles d'antécédents sont enregistrés par le NICS (National Instant Criminal Background Check System), un bureau du FBI. Il s'agit d'une formalité administrative effectuée par un vendeur afin de s'assurer que l'acheteur potentiel n'a pas de casier judiciaire. C'est un indicateur précieux étant donné que près de 40% des ventes se font de particulier à particulier ou lors de foires, et que les législations changent à travers les états.

<sup>2</sup> Mainstream : « Qui appartient au courant dominant »  
<sup>3</sup> <https://www.facebook.com/broly.banderasbanderas>

<sup>4</sup> <http://cashcats.biz/>

# ARMEMENT - DAESH QUI ARME L'EIL ?

Florian Tissot

**Suite au retrait des forces Américaines en Irak, et la non-intervention de la communauté internationale en Syrie, l'État Islamique en Irak et au Levant (EIL) ou Daech, a considérablement accru son territoire tant en Irak qu'en Syrie. Comment se procurent-il des armes et quelles sont ses ressources de financement ?**

Pour comprendre la situation en Syrie et en Irak, il est nécessaire de revenir sur certains fondamentaux de la géostratégie au Moyen-Orient, et notamment sur la distinction entre chiites et sunnites. Cette distinction correspond à une scission en 632, à la mort de Mahomet, lors de la désignation du successeur légitime pour diriger la communauté des croyants. Les chiites privilégient le lien du sang, en désignant Ali, gendre et fils spirituel de Mahomet ; alors que les sunnites désignent Abou Bakr, compagnon de toujours de Mahomet, au nom des traditions tribales. Cette scission a encore un grand rôle pour expliquer les relations diplomatiques au Moyen-Orient. En effet, l'Irak, l'Irak et l'Azerbaïdjan sont des pays à majorité chiite, et sont donc généralement opposés aux autres États de la région à influence sunnite, et notamment à l'Arabie Saoudite.

Dans ce contexte, l'Irak, la Syrie, et le Liban représentent des pièces maîtresses du « Croissant chiite » qui désigne la zone stratégique que l'Irak voudrait voir être gouverné par des chiites, afin d'en faire des alliés stratégiques et d'ainsi étendre son influence sur la région, et d'avoir un accès jusqu'à la méditerranée. En réponse, les traditionnels ennemis de l'Irak, avec l'Arabie Saoudite au premier plan, tentent de contrer toute action qui viendrait à étendre cette influence chiite, principalement en favorisant les initiatives sunnites dans la région. Les États sunnites ont donc des intérêts stratégiques à soutenir toute initiative pro-Sunnite dans

la région. C'est pour cette raison que des puissances régionales alliées aux États-Unis comme l'Arabie Saoudite, le Qatar ou le Koweït ont souvent été accusées de financer



« Guerre en Irak » - Caricature Adam Zyglis

des milices sunnites dans la région, à l'image de Daech, qui prône le renversement des régimes de pays musulmans "impies" tels que les régimes chiites. Ainsi, les gouvernements du Qatar, de l'Arabie Saoudite et du Koweït auraient soutenu financièrement en secret d'autres groupes sunnites dans le but de renverser Bashar al-Assad en Syrie, comme le front al-Nosra, Liwa al-Tawhid, Ahrar al-Sham

## L'Irak, la Syrie, et le Liban représentent des pièces maîtresses du « Croissant chiite »

et Jaish al-Islam. Cependant, certains de ces groupes se sont alliés par la suite à Daech, ce qui implique que cet argent l'aurait directement financé. Également, bien qu'il n'existe

pas de preuves formelles de leur implication directe dans le financement de Daech, de très sérieux doutes animent la communauté internationale. En effet, un flot de financement en faveur de Daech était versé par de riches ressortissants des monarchies du Golfe, notamment du Qatar, d'Arabie Saoudite, et du Koweït. Ces versements ont progressivement diminués à mesure que la communauté internationale faisait pression sur celles-ci. Elles étaient accusées de jouer un double jeu en étant alliées aux États-

Unis, tout en ne faisant rien pour empêcher leurs ressortissants de verser de l'argent à des groupes terroristes servant leurs intérêts. Ces régimes dictatoriaux ont pourtant les ca-

pacités juridiques et techniques à empêcher de telles transactions. Ces dernières ont diminué à mesure que les exactions violentes de l'EIL ont choqué le monde entier et que les monarchies du Golfe, sous pression, ont mis en place des moyens efficaces pour les empêcher.

Pourtant, le mal est déjà fait. Aujourd'hui, l'organisation est indépendante financièrement grâce aux revenus du pétrole qui génèrent

plus de trois millions de dollars par jour selon les services de renseignements américains. Le pétrole est vendu au rabais sur des réseaux de contrebande passant par la Turquie, la Jordanie et les provinces d'Irak contrôlées par les Kurdes. Certains analystes pensent même que cela explique en partie les baisses importantes des cours mondiaux du pétrole depuis juin 2014. Selon David Rigoulet-Roze, spécialiste des questions énergétiques au Moyen-Orient, la Turquie entend bien de-

venir le "Hub" de la distribution du pétrole provenant du Kurdistan et de l'EIL en mettant à disposition des pipelines et en réceptionnant les camions-citernes qui passent la frontière syrienne. L'ambassadrice de l'Union Européenne en Irak a d'ailleurs signalé au Parlement Européen le 2 septembre 2014 que des États membres avaient acheté du pétrole provenant du réseau de contrebande de Daech, en refusant toutefois de communiquer leurs noms, malgré les demandes en



« Un peu plus grand que je ne pensais. » Caricature de Dave Granlund - ISIS = EIL



«Mission accomplie» - Caricature de Jim Morin - ISIL = EIL - Source : elkharttruth.com

ce sens. Daech se finance également avec des réseaux de contrebande d'antiquités irakiennes vendues sur le marché noir, en Turquie notamment. Certaines sources sur place révèlent également la mise en place de taxation de diverses activités économiques sur le territoire contrôlé que l'EIL fait payer aux populations. Les mauvais payeurs étant sommairement exécutés.

Mais les capacités militaires de Daech ne se limitent pas aux financements colossaux à sa disposition. Un rapport d'octobre 2014 du Conflict Armed Research<sup>1</sup> (CAR) donne les conclusions d'une étude de plus de 1700 munitions saisies lors de prises de stocks d'armes aux forces de Daech par des forces Kurdes en Syrie et en Irak, entre Juin et Aout 2014. Ce rapport souligne une grande diver-

sité dans la provenance des munitions, manufacturées dans 21 pays différents durant une période couvrant près de 70 ans (1945-2014). Les cinq plus gros fournisseurs étant respectivement la Chine, l'Union Soviétique, les États-Unis, la fédération de Russie et la Serbie. Ils totalisent à eux seuls près de 80% des balles étudiés. Parmi les résultats exposés, on note la présence de munitions de

conception iranienne fabriquées entre 2006 et 2013, indiquant que l'Iran a approvisionné les forces irakiennes, ce qui correspond à une violation manifeste de la résolution 1737 (2006) du conseil de sécurité de l'ONU. De même, la présence de plus de 300 cartouches fabriquées aux États-Unis (soit plus de 20% de l'échantillon) datant des années 2000 ou encore de munitions de marque Wolf<sup>2</sup> attestent de la possession par Daech de munitions lar-

gement distribuées par les Américains à leurs alliés dans la région, notamment en Irak. En conséquence, la majeure partie des stocks de munitions de l'État islamique correspond à des prises de stocks d'armes appartenant aux forces de défense et de sécurité irakienne soutenues par les Etats-Unis, et probablement par l'Iran comme semble le suggérer ce rapport. On retrouve également la présence de cartouches russes produites jusqu'en 2013 ce qui suggère une circuit très court (7 mois entre la fabrication en Russie et la saisie auprès de forces de Daech). L'explication la

vers des sociétés américaines. On retrouve encore une fois la Turquie, puisque les munitions turques fabriquées entre 2011 et 2014 comptent pour 17% des munitions récentes. Ce rapport montre que les stratégies d'envois d'armes par la communauté internationale n'aboutissent en définitive qu'à armer Daech, qui finit par mettre la main sur ces munitions à un moment ou à un autre ; quand il ne se ravitaille pas directement auprès de partenaires peu regardants sur leurs exportations d'armes.

## Daech est indépendant financièrement grâce aux revenus du pétrole qui génèrent plus de 3 000 000 \$ / jour

plus probable est qu'elles ont été saisies à l'armée syrienne qui possède un stock considérable d'armes de fabrication soviétique et russe, toujours renouvelé grâce au soutien militaire de la Russie. Ainsi, les munitions fabriquées après 2010 ne représentent que 10% des cartouches de l'échantillon. Les balles chinoises et bulgares comptent pour plus de la moitié de celles-ci. Celles de fabrications chinoises représentent

### 80% des munitions sont fabriquées par la Chine, l'Union soviétique, les États-Unis, la fédération de Russie et la Serbie.

à elles seules 26% de ces munitions récentes. Il existe un grand problème de traçabilité de ces cartouches car la Chine n'est pas transparente sur ses exportations d'armes. Les munitions bulgares ont quant à elles été livrées massivement au régime irakien à tra-

Daech est donc en pleine expansion et rien ne semble pouvoir l'arrêter. Cette situation modifie la géopolitique de la région, au point de forcer les États-Unis à entamer des négociations diplomatiques avec l'Iran. Enfin, Daech concurrence directement Al-Qaïda sur son propre terrain, même si cette dernière conserve une influence prépondérante sur le Jihad mondial. Cependant, cette domination semble être sur le point d'être remise en cause. Car Daech tente maintenant de se développer au Maghreb, comme en atteste la proclamation d'allégeance à l'EIL du groupe salafiste Ansar al-Sharia en Lybie et des tractions qui sont menées auprès d'Al-Qaïda au Maghreb (AQMI).

<sup>1</sup> Le Conflict Armed Research (CAR) est un organisme de recherche financé par l'Union Européenne.

<sup>2</sup> Munitions fabriquées en Russie, mais commercialisées par la société américaine Sporting Supplies International, Inc.

# D O S S I E R

## L'ÉDUCATION UNE ARME DU DÉSARMEMENT

Myrto Kotrotsios

**Une fois les dégâts de l'armement de la population civile constatés, il suit un questionnement sur comment résoudre ceux-ci. Il y a des mesures à court terme, de l'action, des sanctions, des règles ; mais pour agir à long terme, il faut changer profondément le fonctionnement d'une société. Il faudrait en conséquence provoquer la modification du comportement social et de l'opinion publique – et donc de l'éducation reçue par le peuple.**

26 Le souffle coupé, les yeux fermés, la figure grimaçante, une petite main crispée s'efforce de tenir une arme: elle appuie sur la détente, perd sa conscience et sa raison en même temps que ce bruit meurtrier résonne. La fragilité et la pureté des enfants, comme l'a mentionné M. Dieng –conseiller spécial de la prévention du génocide au sein de l'ONU, lors d'une de ses récentes conférences à Genève– est trop fréquemment exploitée en temps de conflit. Ce qui pourrait être un espoir pour l'humanité, un espoir pour pouvoir entrapercevoir un brin d'humain dans les horreurs de la guerre, n'est au final souvent qu'une enfance arrachée parmi des dizaines de milliers aujourd'hui – destinés à devenir des soldats réguliers ou des boucliers humains. On apprend aux enfants à se défendre contre un ennemi en leur inculquant le ressentiment et la violence, mais c'est aussi ce que leurs prédécesseurs ont appris. Les enfants sont éduqués par des hommes ayant eux aussi été des enfants – et c'est un truisme que de rappeler que l'éducation a une forte influence sur la manière d'agir d'un homme. La tendance à la violence s'installe donc sur des générations, dans un crescendo de mépris ; ceci parfois jusqu'à de la véritable haine de l'« autre », le différent.

Malgré sa persistance au fil des générations, une mentalité discriminatoire et violente confortablement installée dans l'esprit d'une population n'est pas éternelle. En étant méthodique et persévérant, on peut l'influencer voire la modifier profondément. Le seul outil nécessaire mais absent est l'agent qui va provoquer cette modification, l'éducation. Faut-il former spécialement des professeurs habitués à un monde armé? Ou faut-il voir une éducation qui ne sera que localisée et temporaire par les ONG, faute de personnel? Ou pourrait-on plutôt former les mères, qui ont

un impact direct et influent sur l'enfant? Il y a encore d'autres possibilités: pourrait-on préserver les enfants en abrogeant, par exemple, des contraintes d'immigration (ce qui paraît difficilement réalisable dans notre Europe plus soucieuse de son économie que de la souffrance des populations voisines), ou en créant des salaires pour les enfants qui se forment – puisque la violence est souvent conséquence de la pauvreté.

Les sources de solution pour un désarmement sont infinies ; mais pour en satisfaire une, il faut dans un premier temps prendre conscience de toute la brutalité, la folie, la souffrance et la haine de l'humanité que représente et rassemble cet objet, ce concept: l'arme. Il y a une tendance à associer de façon causale l'arme privée à la sécurité, à la sûreté ; mais est-ce vraiment le cas? Et si c'était une variante, une hyperbole de l'effet Peltzmann, qui observait que l'innovation de la ceinture de sécurité menait à plus d'accidents proportionnellement à cause du sentiment de sécurité. La ceinture de sécurité –ou dans notre cas, le port d'une arme–, provoquerait plus d'accidents quantitativement puisque nous nous sentons rassurés. Il faut donc rester méfiant face à ce sentiment de sécurité, cette impression d'invincibilité qui a des conséquences. Elle se traduirait plutôt par une banalisation de l'utilisation des armes plutôt qu'une meilleure défense. Il suffit ici de prendre l'exemple des innombrables drames qu'ont vécus les États-Unis. Au fond, il est logique que chacun aimerait vivre dans ce monde utopique, sûr, sans peur, sans violence – et si cela était possible par un désarmement progressif via l'éducation plutôt que par une pseudo-sûreté des armes?

Plusieurs organisations se sont penchées sur cette question, comme l'ONU qui a entre autres lancé une étude depuis une douzaine

Peinture de l'auteur



# DOSSIER

## « AVEZ-VOUS VU CES FILMS ? »

Rostislav KAZIMIR  
Hugo HOUBART

*Elle nous paraît lointaine et inconnue, l'époque où les films étaient perçus comme du divertissement pour le petit peuple ignorant et inculte. Au fil du temps, le cinéma s'est développé comme une industrie d'une taille très importante, comme une véritable plateforme d'expression artistique, et surtout comme un moyen pour les réalisateurs d'affirmer leur point de vue politique sur un sujet précis. Les films que nous vous proposons font partie de cette dernière catégorie avec un film traitant du trafic d'armes, un autre de la Guerre Froide et le dernier de la société de consommation et de la libération de mœurs.*

d'années sur le lien entre l'éducation du désarmement et la non-prolifération des armes. Elle a abouti sur diverses méthodes d'éducation, en mettant particulièrement l'accent sur l'importance d'une pensée critique dans une population informée,

### La tendance à la violence s'installe donc sur des générations, dans un crescendo de mépris

pour pouvoir d'une part prévenir des tensions montantes et d'autre part améliorer sa société actuelle en promouvant des actions pour la paix par la réunion de groupes en faveur d'un monde non-violent et démilitarisé. Angela Kane, représentante à l'ONU pour les affaires de désarmement, a ajouté en octobre de cette année l'importance de la collaboration entre les différents agents nationaux et internationaux sur l'éducation en matière de désarmement pour avoir un impact. Kofi Annan a lui aussi observé les bénéfices faramineux de l'investissement dans ce domaine: «L'éducation est, tout simplement, une construction de la paix par un autre nom. Elle est la forme la plus rentable des dépenses de défense qui existe.»

L'éducation est effectivement puissante et mériterait une mobilisation internationale importante. Si elle est maniée avec attention,

### « L'éducation est, tout simplement, une construction de la paix par un autre nom. »

Kofi Annan

elle pourrait promouvoir des valeurs pacifiques cruciales aux prochaines générations, telles que la dignité humaine, l'égalité, le respect, la solidarité et la tolérance, par conséquent un refus de la violence et des armes. Il nous faut cependant se questionner sur ce qu'est la «bonne» éducation: sommes-nous, occidentaux, les réels détenteurs de celle-ci? Une éducation intra-culturelle est probablement plus adaptée sur une grande

échelle et doit bien entendu différer selon les diverses régions. Dans les états sortant d'une guerre ou d'une époque de tensions sociales violentes – étant par conséquent dans une période critique, avec une jeunesse détruite,

sans repères, qui peut facilement rebasculer dans la violence dans laquelle elle est née – il est nécessaire de reconstruire des bases solides surtout dans le domaine de la tolérance et de la résolution de désaccords par la discussion.

De l'autre côté, dans les pays «calmes», il faudrait plutôt mettre l'accent sur la solidarité et sur la conscience des conséquences du commerce des armes si répandu dans les pays développés, qui prétendent pourtant à une recherche de la paix. Ainsi, la France, les Etats-Unis, l'Allemagne et l'Angleterre,

promouvent tous la paix et font tous partie du top dix des plus grands exportateurs d'armes à l'échelle mondiale. Parce que cela rapporte, il y a des intérêts économiques sur lesquels nous fermons trop souvent les yeux à cause de la puissance des lobbies. Le budget consacré à la défense est très haut en pourcentage par rapport à d'autres dépenses étatiques (même la Suisse, neutre, avec une mise en valeur forte de l'éducation, consacre

7.2% à sa défense et 10.8% pour la formation). Il est certainement irréaliste de désirer assurer une sécurité à l'intérieur d'un pays en transférant le budget de l'armée à celui de la justice et des aides sociales (limitant donc les

corruptions de la justice et les crimes par pauvreté). Car bien qu'il paraisse attractif, comme le présente le livre «Peace and Disarmament Education», de préférer un Si vis pacem para pacem (Si vous voulez la paix, préparez-la) à un Si vis pacem, para bellum (Si vous voulez la paix, préparez-vous à la guerre), ce modèle n'est cependant pas directement réalisable. Le désarmement d'une nation ne signifie pas celui de sa voisine, et ne réduit pas la menace qui fait que les pays alentours veuillent s'armer par prudence. Cependant, il semble déjà plus abordable d'utiliser une partie du budget pour renforcer la formation et sensibiliser la population à cette problématique ainsi qu'à celle du commerce des armes et de la puissance

du lobbying pesant sur notre société.

Une paix et une démilitarisation durable à travers les générations doit passer par l'éducation. L'éduca-

tion est l'unique échappatoire d'une répétition croissante de la violence provoquée par une atmosphère emplies de ressentiment. Il est aujourd'hui nécessaire de changer les mentalités, de provoquer une haine des armes plutôt que de l'autre.

### Lord of War, Niccol A. (2005).

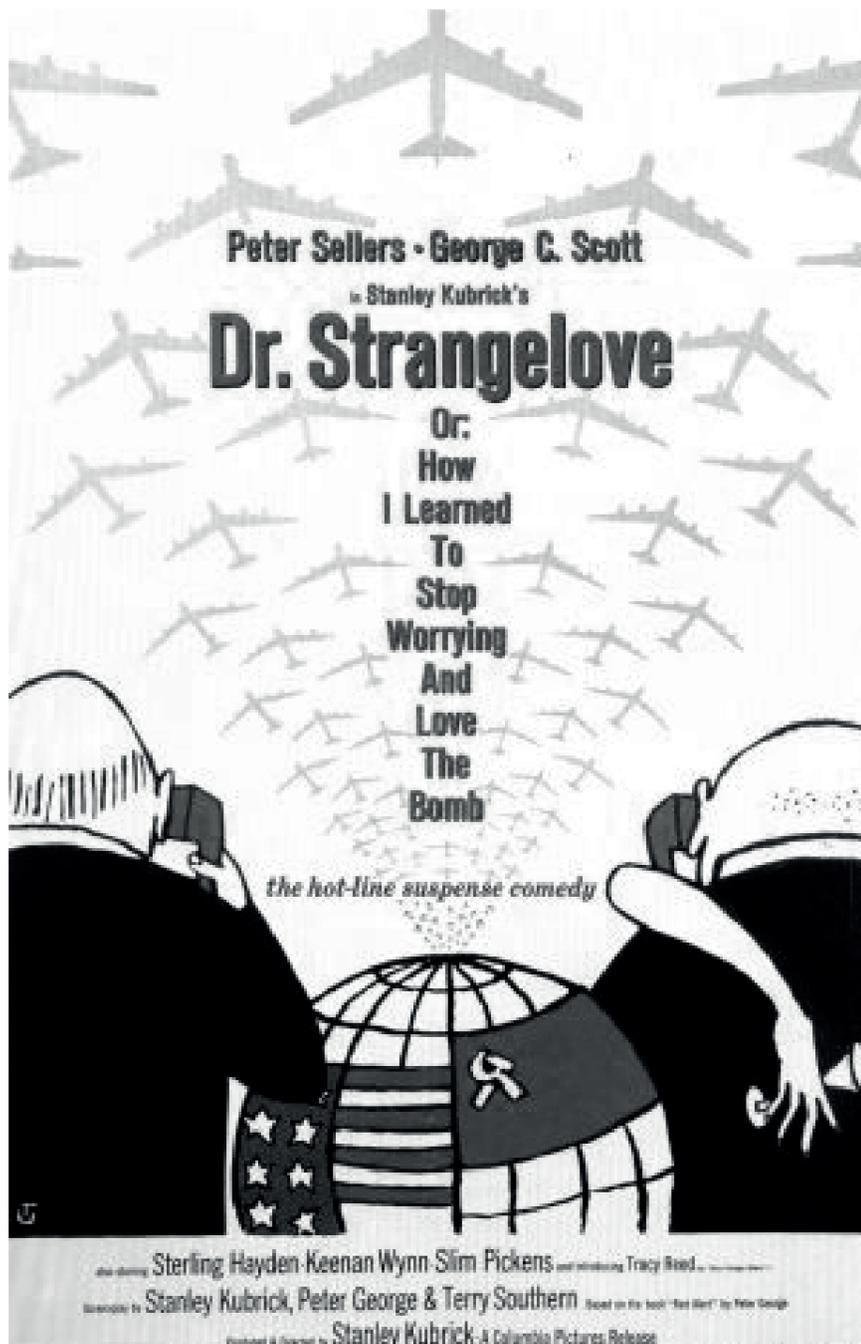
«Les cinq plus gros marchands d'armes au monde sont les États-Unis, la Russie, la Chine, la France et la Grande-Bretagne... Les cinq membres permanents du conseil de sécurité de l'ONU...» Voilà le genre de répliques que ce film d'Andrew Niccol (reconnu notamment pour le très bon Bienvenue à Gattaca) nous propose. Un film éminemment politique qui ne manque pas de souligner l'hypocrisie et l'amoralité de certains gouvernements. De manière surprenante, le rôle principal est confortablement tenu par Nicolas Cage. Un pari risqué au vu de certaines œuvres de sa filmographie mais qui m'a finalement convaincu. Il faut croire que monsieur Cage est essentiellement victime de la médiocrité de certains des films dans lesquels il joue plutôt qu'un mauvais acteur. Pour ce qui est du scénario, ce film nous propose de suivre le parcours tumultueux d'un trafiquant d'armes de ses débuts jusqu'à son accomplissement en passant par les dilemmes moraux et questionnements humanitaires qui y sont associés. Notons également la présence de Jared Leto dans un rôle secondaire assez réussi, même si le ténébreux chanteur de 30 Seconds to Mars peine parfois à nous convaincre de son amoralité. En bref, un excellent film bien construit, bien pensé, qui aborde des thématiques fortes et pose des questions pertinentes. Comme le dit la chanson: «This is war»...

**« Les cinq plus gros marchands d'armes au monde sont les États-Unis, la Russie, la Chine, la France et la Grande-Bretagne... Les cinq membres permanents du conseil de sécurité de l'ONU... »**



# DOSSIER

« GENTLEMEN, YOU CAN'T FIGHT IN HERE! THIS IS THE WAR ROOM. »



## Dr. Strangelove or: How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb, Kubrick S. (1964).

« Gentlemen, you can't fight in here! This is the War Room. » Avant que le réalisateur légendaire Stanley Kubrick ne tourne son regard vers les étoiles ou qu'il nous offre la scène de la hache dans *The Shining*, il s'est attaqué au sujet ô combien actuel et délicat de son époque, la Guerre Froide, et plus précisément, l'holocauste nucléaire. Le film est adapté du livre de Peter George *Red Alert* et raconte un scénario « improbable » dans lequel un général de l'armée des États-Unis (Le général Jack Ripper) ordonne une attaque nucléaire sur l'URSS après avoir soupçonné un complot communiste dont le but est d'empoisonner l'eau des États-Unis. S'ensuit une panique générale dans laquelle les États-Unis et l'URSS essayent d'arrêter les avions et leur cargo nucléaire avant qu'ils arrivent à leurs cibles. Ce film est généralement considéré comme étant la meilleure satire politique de l'histoire du cinéma et une des meilleures comédies de Kubrick. Accompagné par l'excellente performance du grand comédien Peter Sellers (l'inspecteur dans *La Panthère Rose* et l'idiot dans *Being There*), Kubrick a réussi à transformer un scénario macabre qui tourmentait l'esprit de l'humanité entière en un véritable délice humoristique.

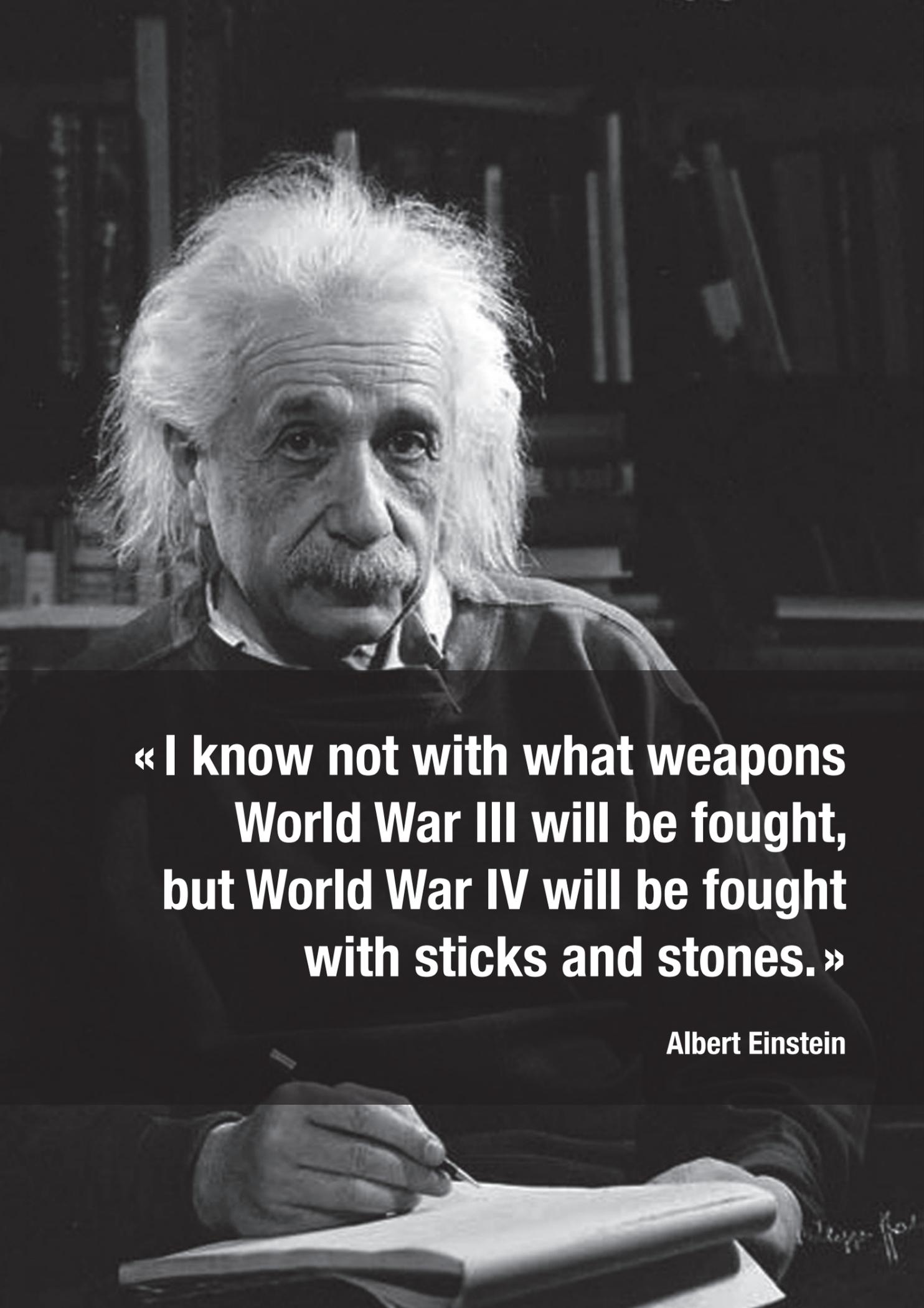
## Phantom of The Paradise, de Palma B. (1974).

Parlons musique maintenant! *Phantom of The Paradise* est un excellent thriller musical réalisé par l'incroyable Brian De Palma. Autant vous prévenir tout de suite, cette réactualisation du mythique *Phantom of The Opera* transposé dans les années 70 dresse un aperçu de ce qu'a pu être la libération des

mœurs aux États-Unis. En d'autres termes: sexe, drogue et rock'n'roll! Mais si l'intrigue prend place dans l'Amérique des hippies, de l'ecstasy et du sexe dévergondé (la belle époque, quoi!), les thèmes abordés n'en restent pas moins subtils et profonds. Nous suivons donc Winslow, un jeune compositeur talentueux, qui, dans sa naïveté, va se voir totalement dépossédé de son art, de son visage et même de sa voix à la suite de sa rencontre malheureuse avec un producteur excentrique de renom appelé Swan. Ce dernier personnage sera d'ailleurs le principal antagoniste du film en tant que délicate métaphore d'un système capitaliste aliénant et dépossédant de toute créativité. En outre, Winslow fera également la rencontre de Phoenix, charmante jeune chanteuse, qu'il tentera de protéger depuis les coulisses afin d'éviter que celle-ci ne soit victime, à son tour, des agissements du producteur peu scrupuleux. Ce film est une prouesse de mise en scène; il faut dire qu'entre mythe faustien, fantôme de l'opéra et années 1970, le postulat de départ pouvait sembler absurde. C'était sans compter sur le talent de De Palma qui parvient à nous captiver du début à la fin. Ainsi, malgré quelques passages un peu kitch, cette réalisation nous prouve qu'il est possible de traiter de certains phénomènes sociaux, politiques et économiques au travers d'intrigues classiques, et le tout en musique.

Ces trois films s'attaquent à leurs sujets respectifs avec brio tout en restant accessibles, très bien construits sur un plan cinématographique et, bien sûr, divertissants. Nous vous suggérons vivement de les regarder si vous ne les avez pas vus, et qui sait, peut-être qu'ils réveilleront chez certains d'entre vous l'amour pour le cinéma! Bon film!





**« I know not with what weapons  
World War III will be fought,  
but World War IV will be fought  
with sticks and stones. »**

**Albert Einstein**



**« A world without nuclear weapons  
would be less stable  
and more dangerous  
for all of us. »**

**Margaret Thatcher**

# TERREURS AUDITIVES

**La musique n'est pas toujours un divertissement agréable et innocent. Stendhal disait que « La bonne musique ne se trompe pas, et va droit au fond de l'âme chercher le chagrin qui nous dévore ». C'est dans cette idée de souffrance et de manipulation que cet article montre le pouvoir de l'auditif. De la politique au cinéma, la musique peut avoir d'impressionnants effets sur son public.**

Les Pussy Riot ont été emprisonnées en Russie parce que leur chanson était jugée trop « scandaleuse ». Madonna se dessine le nom d'Obama dans le dos pour montrer son soutien à ce candidat aux élections présidentielles américaines. Le film d'horreur Annabelle est quant à lui interdit dans certaines salles à cause du traumatisme qu'il causerait aux spectateurs. Ces trois faits ont en commun la musique. La musique peut être un instrument à la fois politique, médiatique et cinématographique. Elle joue sur les sentiments, provoque une réaction quasi physique à son auditeur. C'est un outil précieux pour atteindre l'individu par une voix plus sensorielle mais non moins efficace.

## En prison, la musique abrutit, torture et rend fou.

La musique est fortement utilisée dans les campagnes politiques américaines. En effet, chaque candidat a un jingle, une marque de fabrique. Les campagnes à travers le pays sont de véritables shows et la musique en est un élément incontournable. Les candidats à la présidentielle américaine sont notamment soutenus par des stars de la chanson. C'est pour cette raison que des concerts de Madonna ou Beyonce ont eu lieu pour soutenir Barack Obama. On peut se demander si un concert a vraiment sa légitimité ici. Le chanteur soutient un candidat, invitant ainsi ses fans à le suivre dans ses engagements politiques. Mais ici l'enjeu est plus important qu'une sortie d'album. C'est de tout un système politique dont on parle, d'un pays entier pour quatre années. Les stars, par le biais de leur musique, ont donc une influence, plus ou moins importante selon le public, sur le comportement électoral des individus. La musique entraîne les foules, a le pouvoir d'amener le sujet sérieux de la politique dans des lieux de divertissement et de plaisir. La musique est un outil de persuasion indirect, qui incite les spectateurs galvanisés à suivre leur personnalité musicale dans une sphère totalement différente, celle de la politique.

Cependant la musique n'est pas forcément douce aux yeux de tous. Elle peut aussi être source de souffrance. Elle est notamment un moyen de torture dans la tristement célèbre prison de Guantanamo. Un prisonnier est enfermé dans une salle totalement close, la même musique passe alors en boucle dans sa cellule à un volume extrême, si bien que le prisonnier devient fou, il craque, n'entend qu'une seule et même musique assourdissante qui l'empêche de dormir ou même de penser. Le stress s'amplifie quand la chanson se termine. Va-t-elle recommencer ? A la manière de gouttes qui s'échappent d'un lavabo à vitesse constante, attendre que l'autre goutte tombe rend fou. Le prisonnier subit une torture psychologique par des chansons populaires

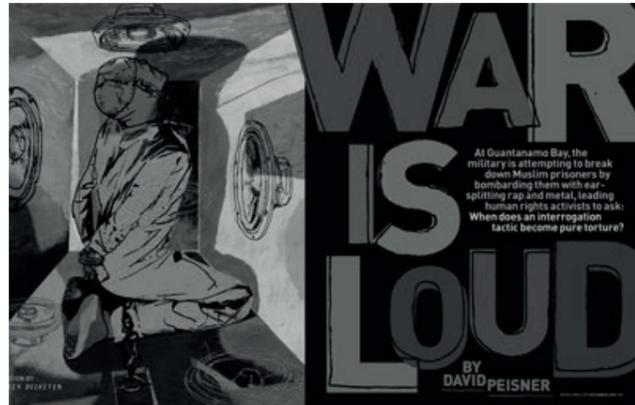


Illustration de Jeffrey Decoster

de Bruce Springsteen à Christina Aguilera. Le groupe de heavy metal Skinny Puppy a même engagé des poursuites pour utilisation abusive et non consentie de leurs morceaux. Stendhal semble donc avoir raison. En prison, la musique abrutit, torture et rend fou.

Les régimes totalitaires, quant à eux, censurent la musique. Il y donc dans la production musicale un risque. Un risque que les artistes s'expriment un peu trop, qu'ils contestent le pouvoir. Mais elle est également un très bon outil de propagande. C'est tout le paradoxe des dirigeants nazis. Ils étaient passionnés de culture, d'art et de musique, mais censuraient sans pitié toute forme d'expression contraire à la pensée nationale-socialiste. Hitler se servait de la musique comme introduction à ses discours. L'ouverture de l'opéra de Rienzi, ou encore le célèbre Wagner mettaient le public en condition. La puissance militaire quasi guerrière qui se dégage de ces musiques servait de trône auditif au despote. La foule extasiée devenait encore plus impressionnée par cette autorité qui a permis la montée au pouvoir du dictateur.

## Deux accords et l'angoisse monte. Deux accords et la peur glace le spectateur.

Mais, plus légèrement, la musique est également un instrument central du monde cinématographique. La Chevauchée des Walkyries de Wagner a traumatisé les spectateurs du film Apocalypse Now de Francis Ford Coppola. Les soldats mitraillant les Vietnamiens, la litanie diffusée par haut-parleur sur les bords de l'hélicoptère, on peut grâce à cette symphonie emblématique sentir la peur et l'angoisse de ce moment. Sans musique la scène aurait été brutale mais avec, elle devient sadique.

Audrey Magat

# ZOOM



Scène mythique du film Apocalypse Now

Le réalisateur Stanley Kubrick a lui aussi une manière bien particulière d'utiliser la musique classique. On retrouve Beethoven dans quasiment chacune de ses œuvres, et l'utilisation de symphonies dans des moments aussi violents que l'on peut les voir dans Orange Mécanique glace le sang. La musique est enjouée mais le contenu de l'image est affreux. Nos sens se mélangent et se contredisent, la musique renforce le terrible, particulièrement si elle sonne comme insignifiante, voire même légère. Et rappelez-vous les simples deux accords des Dents de la mer qui ont fait trembler les spectateurs. Deux accords et l'angoisse monte. Deux accords et la peur glace le spectateur.

Les films d'horreur ont eux aussi un rapport inébranlable avec la musique. Elle apporte la touche d'angoisse nécessaire au genre. La non musique est également un outil, le silence effraie, met mal à l'aise. Une scène trop sombre, ou pire, trop éclairée, dans un silence de mort, accélère le rythme cardiaque du spectateur. Le souffle est coupé, l'angoisse au summum, le cinéphile regrette d'être venu, il a peur et le silence l'étouffe.

La musique est un outil puissant dans de nombreux domaines. Que ce soit en politique, dans la torture ou au cinéma, la musique n'est pas forcément légère mais peut être étonnement violente et percutante.

# LA MUSIQUE COMME MOYEN DE RÉSISTANCE AUX DICTATURES EN AMÉRIQUE-LATINE

***Pendant les années de censure aux médias et aux arts, les artistes locaux ont du utiliser beaucoup de créativité pour contourner l'arbitraire imposés par les militaires***

## **Les différentes bases culturelles**

Les dictatures en Amérique Latine pendant les années 60, 70 et 80 représentent un chapitre important de l'histoire récente des relations internationales, mais aussi un tournant très important dans le scénario artistique local. Les différentes racines culturelles et les multiples organisations politiques mises en place par les régimes ayant eu une influence sur les formes artistiques, et notamment pour les expressions musicales.

En Argentine, le pays avait déjà dépassé la phase de quête d'identité nationale artistique, les artistes étaient plus ouverts aux influences musicales venant d'Europe et des États-Unis, comme par exemple le rock progressif. Les mouvements pacifistes et l'influence musicale des voisins sud-américains étaient aussi particulièrement représentés comme source de la musique gaucha. La musique de Mercedes Sosa se basant fortement sur l'identité latino-américaine et évoquant à plusieurs reprises (par exemple: Canción con todos) les origines latino-américaines et l'identité continentale. Tandis qu'au Brésil ce sentiment d'identité collective est représenté par le groupe "Secos e Molhados" avec la chanson "Sangue Latino". Mais L'utopie d'unité culturelle autour des racines communes, la communion des influences musicales autour d'un seul peuple latino-américain ne se fait guère présente dans l'ensemble de la musique brésilienne, contrairement à ses voisins hispanophones.

Le Brésil se trouvait pratiquement à l'opposé de l'Argentine en ce qui concerne l'affirmation culturelle. Avec une culture longtemps auto-définie comme "vira-lata" (mot brésilien péjoratif pour désigner les animaux, spécialement les chiens, sans race définie), la contestation à la dictature locale se caractérisait par l'affirmation

de traits culturels brésiliens, dont des rythmes typiques et l'utilisation dans les chansons d'éléments du quotidien et de la couleur locale. Le

collectif d'artistes "Tropicália" était à l'avant-garde de ce mouvement, formé par des artistes venant principalement du nord-est brésilien - région la plus pauvre économiquement, et avec une forte présence de la culture afro-brésilienne - s'inspirant de leur région comme "vraie" identité musicale du pays. Le coup militaire en 1964 était aussi pour cette classe artistique une invasion du pays sur les voies culturelles et politiques par des puissances capitalistes, notamment les États-Unis. La culpabilisation des puissances en question a mené à un refus de la culture de ces pays. Sur cette logique, les chanteurs ou groupes de rock s'inspirant des rythmes du twist étaient souvent accusés par la classe artistique d'être des traîtres, tandis que le régime ouvrait l'espace médiatique aux chanteurs qui s'inspiraient fortement à la musique étasunienne, notamment ceux de la "Jovem Guarda". Ce mouvement, menait une relation ambiguë avec le mouvement subversive de la Tropicália, à la fois de rivalité, et à la fois de coopération artistique dans les albums non subversifs.

## **Les principaux artistes, les martyrs et leurs formes d'expression**

En Argentine, autre que la sus-citée Mercedes Sosa, on retrouve des noms tels que León Gieco, Nito Mestre. Au Chili on retrouve entre autres Víctor Jara, qui est considéré comme le principal martyr de la musique locale pendant la dictature. Tandis qu'en Uruguay c'est la musique de Daniel Viglietti qui a semé le trouble au sein du régime, sa détention arbitraire a suscité la solidarité de personnalités comme Jean Paul Sartre, Oscar Niemeyer et François Mitterrand. Au Brésil plusieurs noms connus aujourd'hui ont eux aussi étaient victimes de la persécution et de la torture du système de l'époque: l'auteur de best-sellers Paulo Coelho a écrit avec Raul Seixas plusieurs chansons de protestations. D'ail-

leurs, ces artistes étaient considérés comme des subversifs parmi les subversifs car leurs œuvres représentaient non seulement une

**En Argentine, la chanson de Los Twist et Pipo Cipolatti fait allusion aux dictateurs comme des aveugles et Charly Garcia y écrit sur la disparition des persécutés par le régime, en comparant des dictateurs avec des dinosaures mais il défend à la fin que même les dinosaures peuvent disparaître**

Gustavo Magalhaes Paiva



**Ney Matogrosso : sa façon androgyne de se présenter et chanter représentait une contestation au moralisme imposé par les militaires**

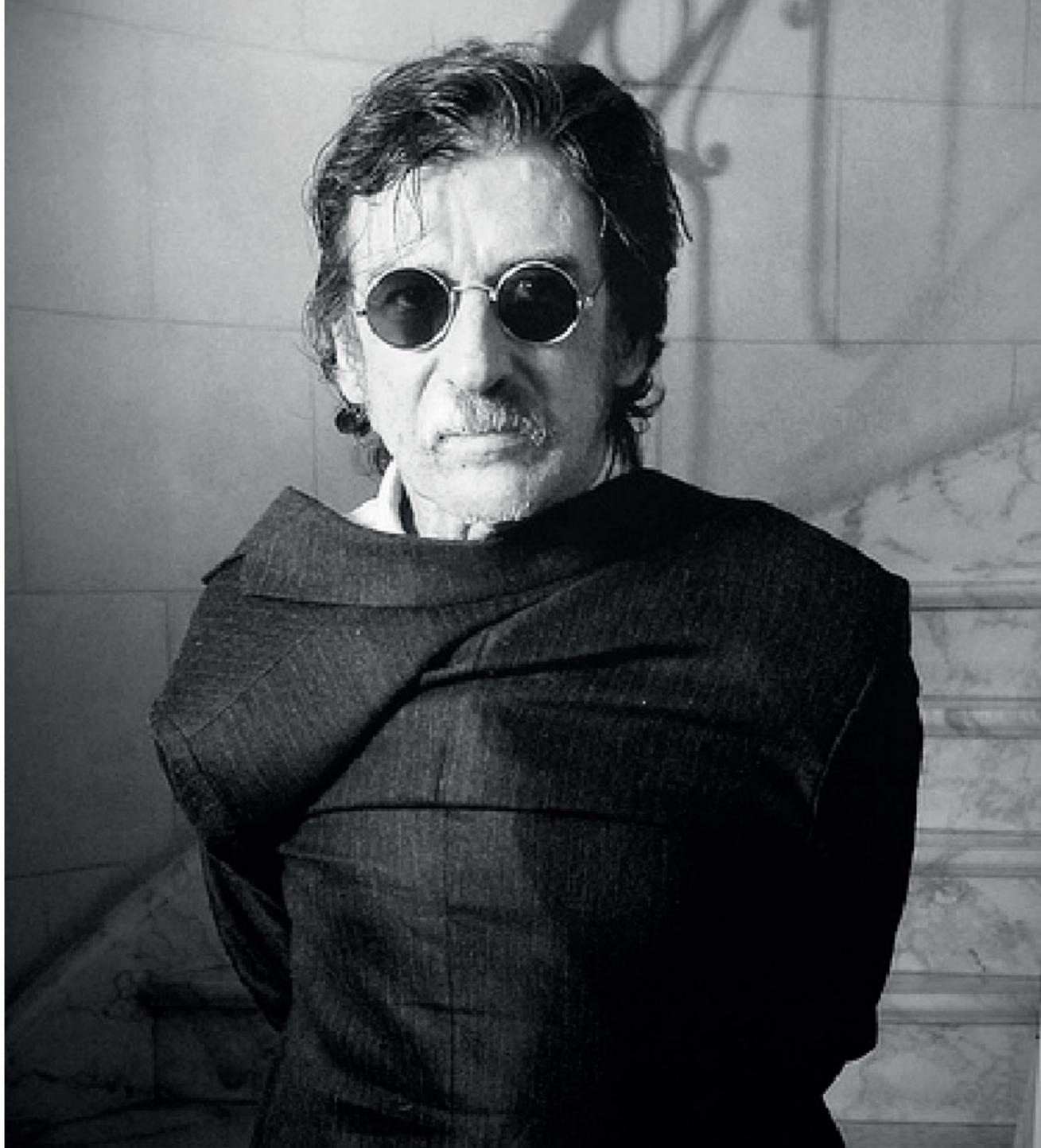
protestation au régime mais aussi une protestation contre les autres artistes contestataires. La vision de Coelho, et surtout celle de Raul Seixas, reposait sur une remise en cause du scénario politico-musical local, basée sur des paroles ironiques, voire une absurdité comique, en mélangeant du rock aux rythmes traditionnels brésiliens. Cette intention de mélanger le rock avec des rythmes nationaux était considérée comme une double trahison : à la fois à la culture brésilienne mais aussi à la contestation du régime.

Finalement, le niveau de censure envers les artistes variait non seulement selon les pays mais le niveau de persécution variait aussi selon les cas. Mercedes Sosa en Argentine n'a jamais été torturée, sa seule expérience avec la police fut une détention après un concert à La Plata

où elle a été arrêtée pendant 18 heures en 1979, mais toute sa discographie fut confisquée par l'armée et elle subit une interdiction de se présenter en public dans la totalité du territoire argentin. Du fait de toutes ces limitations, la chanteuse a décidé de quitter par elle-même le pays en direction de l'Espagne l'année suivante.

## **Les artifices pour tromper la censure: les jeux de mots et des messages cachés.**

Dans chaque régime on trouvait une commission spécialisée dans la recherche de phrases subversives et de messages en opposition au régime, le brésilien Chico Buarque utilise une discussion conjugale pour définir sa relation avec la dictature dans la chanson "Apesar de você" (Malgré toi). Dans cette chanson, un des époux se sent trompé



Charly Garcia : dans sa chanson "Los dinosaurios" il affirme que tout peut disparaître, y compris les militaires auxquels les dinosaures de la chanson font référence

mais défend que le lendemain serait différent. Dans la chanson 'Cálice' écrit en partenariat avec Milton Nascimento, Chico Buarque fait une allusion à un passage biblique où devant une temporisation, Jésus Christ prie : "Père écarter de moi ce calice". Dans cette chanson, l'auteur utilise la similarité en portugais entre le mot calice et l'impératif du verbe taire. Ainsi Dans la chanson on peut entendre "Pai, afasta de mim esse - CÁLICE.", d'où la traduction : "Père, écarter de moi ce - TAIS-TOI."

En Argentine, la chanson de Los Twist et Pipo Ciplatti fait allusion aux dictateurs comme des aveugles et Charly Garcia y écrit sur la disparition des persécutés par le régime en comparant des dictateurs avec des dinosaures, en affirmant à la fin de la chanson que même les dinosaures peuvent disparaître.

Un des répertoires les plus vastes dans l'utilisation de métaphores est sans doute celui du chanteur de rock brésilien Raul Seixas, dans la chanson "Paranóia II" il déclare : "Monalisa tu rigoles de moi, (...) quoi d'autre veux-tu encore de moi? Je te donne ce que tu veux pour un petit peu de la paix qu'un jour j'ai perdue. Oh baby, j'ai besoin de m'arrêter, cette paranóia je dois l'éliminer, mais ce que je cherche tu l'as caché dans ton ventre, que diable veux-tu encore de moi?". Mais sans doute la chanson la plus connue il s'agit de la chanson est "Mosca na Sopa" (en français : Mouche dans la Soupe). La chanson est chantée à la première personne, comme si la mouche s'adressait à une personne sans préciser de qui il s'agit. La mouche dit qu'elle est celle qui tombe dans la soupe et perturbe le sommeil. D'où le fait qu'il est inutile d'utiliser les insecticides car "chaque fois qu'une est tuée une autre vient remplacer".

# ZOOM

**Aujourd'hui on constate des nouveaux mouvements de contestation politique dans la région, surtout au Chili et au Brésil, mais, malheureusement il n'y a pas une grande participation des classes artistiques locales, surtout si on compare avec les années de censure.**

Finalement, pour s'écarter de la contestation purement politique, le chanteur Ney Matogrosso construit ses performances ses concerts et sa façon de chanter de façon androgyne avec l'intention de mettre en cause les bases conservatrices et religieuses de la société brésilienne à l'époque, hélas toujours présentes. Ses chansons principales dans ce thème sont "O vira" et "Homem com H" mais aussi, "Sangue Latino".

En conclusion, la répression des artistes au Brésil était plus forte que chez ses voisins latino-américains : ils étaient plus représentatifs au sein

des personnes persécutés par le régime que dans les autres pays. Tandis que le nombre final de victimes en Argentine varie de 18 à 30 mille personnes, au Brésil ce chiffre ne dépasse pas 400. Mais aussi la dictature brésilienne était celle qui donnait le plus d'importance au contrôle et censure des médias, les artistes étaient donc directement touchés par ce contrôle. Aujourd'hui on constate de nouveaux mouvements de contestation politique dans la région, surtout au Chili et au Brésil, mais, malheureusement il n'y existe pas une grande participation des classes artistiques locales, surtout si on compare avec les années de censure.





**Sábado à noite**

★★★★

1. O Vira – Ney Matogrosso
2. Los Dinosaurios – Charly Garcia
3. Pensé que se tratava de ciegositos – Los Twist
4. Mosca na Sopa – Raul Seixas
5. Canción con todos - Mercedes Sosa
6. Cálice – Chico Buarque
7. Paranóia II – Raul Seixas
8. Apesar de Você – Chico Buarque

# RENCONTRE MUSICALE DU MOYEN-ORIENT

Béatrice Müller

# ZOOM

**Une salle pleine d'israéliens et d'arabes, tous ensemble tirant sur la même corde. Impossible ? Non, car, en 1999 déjà, Daniel Barenboim fonda un orchestre symphonique réunissant les parties en conflit. Malgré des difficultés politiques, ils arrivent à jouer ensemble, la musique permettant de leur donner la possibilité de se rencontrer, de discuter, de réévaluer leurs préjugés et de réduire la haine.**

## Israéliens et arabes réunis dans le West-East Divan Orchestra

Le chef d'orchestre Daniel Barenboim, qui est né en 1942 en Argentine, n'est pas seulement titulaire des passeports argentin et espagnol, mais également des passeports israélien et palestinien, ce qui est bien rare. C'est un pianiste et un chef d'orchestre de notoriété mondiale. En 1999, Daniel Barenboim a fondé le West-East-Divan Orchestra dans le cadre d'un atelier de musique à Weimar, avec Edward Said, un critique littéraire et savant pluridisciplinaire. Ce qui rend cet orchestre particulier est le fait qu'il donne la rare possibilité à des Israéliens, des Palestiniens ainsi que d'autres Arabes de se retrouver dans un lieu pacifique et de pouvoir se rencontrer personnellement. Cet orchestre poursuit donc un but très politique en faisant se réunir les peuples du Moyen-Orient qui sont soit en guerre ouverte soit en conflit sous-jacent l'un avec l'autre. De notre perspective, cette réunion de différentes nations pourrait apparaître comme banale. Il est difficile d'imaginer qu'une personne de nationalité suisse n'ait pas le droit d'entrer dans le territoire du Liechtenstein. Mais cela est justement le cas pour les Israéliens. Le seul contexte dans lequel un israélien ait pu mettre pied sur le territoire libanais, par exemple, fut en 2006 - en tant que soldat. Ce contexte rend donc très significative la possibilité unique donnée par la participation à l'orchestre de se rencontrer entre parties en conflit. Dans un interview, un membre israélien de l'orchestre a explicité :

*«for me personally it was important to get to know individually people from countries I have no access to. Such as Syria for example, simply because there is no contact between the countries. If you want to call somebody, you can't. (...) Being able to hear the opinions of individual people, not just media that manipulates what we're supposed to think. And I think that's an important basis for every peace: communication between the people and not just the governments.»*

On se trouve toujours dans un isolement presque total des pays voisins et des individus qui n'ont jamais eu la possibilité de se former une vision autonome de l'autre. On se forme donc l'opinion selon ce que l'on entend par les médias locaux coordonnés ou bien des gouvernements. Pourtant, les gouvernements ne vont jamais dire aux citoyens que leur ennemi n'est en vérité pas un ennemi mais juste à la recherche d'un ami. Au contraire, il faut construire l'ennemi afin de pouvoir légitimer les agressions envers l'autre et afin de ne pas perdre le support nécessaire des citoyens et des soldats. Il faut que ceux-ci soient convaincus que l'autre est l'agresseur, le méchant. Peut-être que ceci peut expliquer le fait qu'aucun gouvernement des pays représentés dans l'orchestre ne soutient ce projet. L'ignorance qui résulte du manque de contact est

plus utile pour poursuivre leurs buts. Cependant, comme l'a dit Edward Said : «ignorance is not a strategy for sustainable survival». Il a donc décidé de fonder le Divan. En créant le contact et en rendant possible la communication entre les parties en conflit, il donc fait son combat de se battre contre cette ignorance et s'est donné le but ambitieux de rapprocher la paix entre les parties. Un fois par an, les musiciens se retrouvent donc à son domicile à Séville, en Andalousie, région autonome en Espagne connue pour sa liberté religieuse. L'orchestre ayant une centaine de participants chaque année, on peut donc espérer que quelques personnes au moins réévaluent leurs préjugés.

## Ramallah

Ce ne sont d'ailleurs pas que les musiciens qui gagnent de cette expérience, mais également le public. Barenboim poursuit le but de jouer dans chaque pays représenté parmi les musiciens. Cela ne pose pas que des problèmes quantitatifs. S'il est en effet déjà énorme de faire une tournée en Syrie, au Liban, en Israël, en Egypte, en Palestine, en Jordanie, en Iran et en Tunisie, il est également difficile de l'organiser à cause des problèmes politiques que cela engendre. Quand Barenboim annonçait aux musiciens un concert en 2005 à Ramallah, cela donna déjà beaucoup de réactions. Pour rendre ce concert possible, pour permettre le séjour en Palestine de tous les musiciens, Zapatero (qui

était le président de la résidence de l'orchestre pendant cette période) proposa de fournir aux musiciens des passeports diplomatiques espagnols. Néanmoins, d'un côté les Israéliens se posaient la question s'ils voulaient jouer dans un lieux qu'ils ne connaissent que en tant que soldat. De l'autre côté, quelques Arabes auraient dû passer par le territoire israélien pour arriver jusqu'à Ramallah. Cela posa principalement des difficultés organisationnelles : pendant que les Israéliens avaient un voyage d'une heure depuis Tel Aviv jusqu'à Ramallah, les Arabes, ne pouvant pas passer par Israël, ont dû prendre l'avion jusqu'à Amman (Jordanie). Le voyage en voiture de Amman jusqu'à Ramallah ne prendrait pas trop de temps si seulement il n'y avait pas de point de contrôle israélien pour entrer sur le territoire palestinien occupé. Au final, le concert fut malgré tout très réussi. Réussi encore une fois sur deux niveaux : musicalement et en terme d'entente interculturelle. Dans un interview, Barenboim raconte qu'après ce concert à Ramallah, une petite fille serait venue lui dire «you are the first thing I've seen from Israel that is not a soldier or a tank».

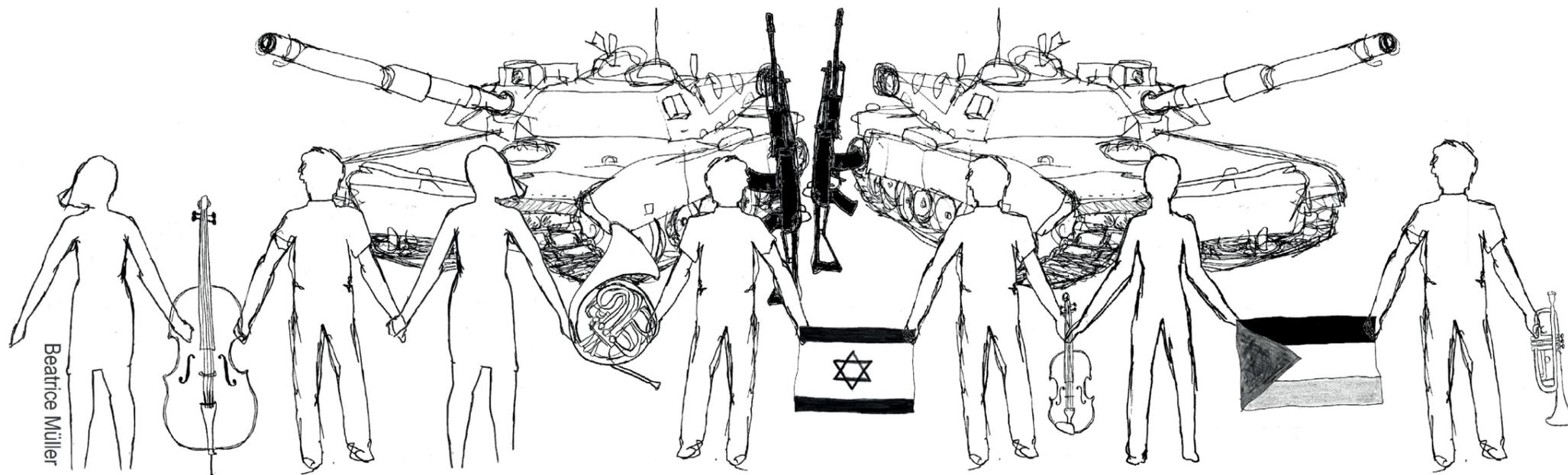
## Cohésion malgré le conflit

Pourtant, que se passe-t-il lorsqu'il y a un conflit ouvert entre les pays représentés dans l'orchestre ? Même l'optimiste Daniel Barenboim était étonné d'apprendre qu'aucun membre n'ait quitté l'orchestre ni

en 2008/09 ni après le conflit qui a éclaté cet été. Un seul changement s'effectua pourtant lorsque la guerre éclata encore une fois ; Barenboim commençait les répétitions en lisant la déclaration : **“We aspire to total freedom and equality between Israelis and Palestinians, and it is on this basis that we come together today to play music.”**

Ce projet est ainsi la preuve vivante qu'un ensemble est loin d'être impossible. (On peut légitimement se poser la question si les musiciens ont choisi de participer à ce projet grâce à une motivation politique pacifiste ou bien s'ils n'étaient pas plutôt attirés par le prestige de Daniel Barenboim qui va pousser leur carrière. Pour être optimiste, on peut de toute façon supposer qu'ils restent grâce à la motivation politique. Les musiciens sont réunis grâce à Barenboim et une centaine de musiciens arrivent à jouer ensemble, tirent sur la même corde et se supportent musicalement. Pendant le solo du flutiste israélien, ce n'est pas que lui qui tremble mais tous ses collègues qui espèrent aussi bien pour lui que tout va bien se passer. Il reste que à retransmettre cette empathie dans la vie politique et à commencer à sentir le douleur de l'autre aussi fort que la sienne.

à voir le documentaire «*Knowledge is the Beginning (Daniel Barenboim and the West-East Divan Orchestra)*» Film documentaire de Paul Smaczny



# J'ARME MON RAP

**Souvent décrié, stéréotypé car méconnu, aujourd'hui relégué au rang de simple musique pour «jeunes» et faisant même son apparition dans les boîtes de nuit, il semble que le rap n'ait aucun intérêt dans le monde politique. Or, avant cet âge sombre que vit actuellement le rap, les années 80 et surtout 90 ont vu porter des groupes et chanteurs phénomènes dont les textes, parsemés de culture classique, orientale et à forte connotation politique, dépeignaient la triste réalité des «oubliés», «des marginaux» et de la vie d'une jeunesse incomprise dans les «cités».**

## Le rap, un outil au service de la dénonciation

Ce n'est pas un hasard si le rap est né dans le milieu des années 70 aux Etats-Unis et dans les années 80 en France. En effet, ces années marquent la fin des Trente Glorieuses, période économique prospère où la croissance et le niveau de vie des individus augmentaient significativement. La jeunesse américaine se retrouve donc dans un contexte économique complètement opposé à celui de leurs parents. Le chômage sévit, la croissance ralentit et les indicateurs du niveau de vie des habitants se stabilisent. L'origine du rap est donc en accord avec son contexte économique et social: la colère, l'incompréhension voire même la haine.

Contrairement à leurs aînés, les jeunes ne possèdent plus la force des mouvements syndicaux qui permettaient la mise en avant de leurs réclamations. C'est donc par la voie musicale, portée à l'époque par le jazz, le blues et le reggae, que les jeunes vont «s'armer» face au contexte de leur pays.

Le rap est donc, à la base, un outil qui permet de combler l'éducation que n'a pas reçue cette jeunesse défavorisée en vue d'envoyer une profonde critique politique, sociale et économique de la société actuelle. Grâce au rap, des groupes comme le Wu Tang Clan vont se décrocher des analyses sociologiques universitaires pour proposer leur propre vision de la vie dans le ghetto et les quartiers sensibles des grandes villes américaines. Une vision certes subjective, RZA le co-fondateur du groupe ne s'en cache pas, mais qui propose une vision alternative du quotidien dans les «ghettos» où pauvreté, drogue et guerre des gangs rythment la vie de ces «citoyens de l'oubli».

Le rap se dégage donc de son statut de «cacophonie» qui lui est souvent reproché pour s'assumer comme un outil pacifique, éducatif et culturel au service de la dénonciation.

## Un outil pour les minorités

Le rap a cela de remarquable qu'il a été inventé et manié par les populations noires aux Etats-Unis. C'est pourquoi beaucoup de thèmes comme les droits des afro-américains ou des envies de rébellions se retrouvent dans les titres des rappeurs «à texte». Certains thèmes, comme le mouvement des Black Panthers, que l'on peu entendre dans les tracks de Kanye West (fils d'un membre de l'organisation), concourt à créer ce que les médias généralistes nomment le «rap conscient». Ce rap se voudrait opposé au «Gansta-Rap» Bling Bling pour apporter une véritable réflexion et dénonciation sur les inégalités socio-économiques qui rongent les quartiers populaires américains tel que le Bronx ou Harlem.

Il n'est pas question ici d'égo surdimensionné, de femmes dénudées ou de voitures hors de prix mais bien d'une haine de grandir dans un pays qui semble oublier une partie de ses citoyens. Le rap, comme les analyses marxistes des années 60 aux Etats-Unis dans les revues comme Antipode, nous invite donc à (re)découvrir l'Amérique, la vraie, loin des gratte-ciels de Manhattan ou du soleil de Los Angeles. Il permettrait donc de donner la parole aux personnes exclues de l'espace public.

Consécration pendant la campagne américaine de 2008 pour la candidature de Barack Obama où les illustres rappeurs P Diddy et Jay Z se joignent au candidat afin de l'épauler dans sa conquête du pouvoir. Et c'est dans de tels moments que le rap est impressionnant puisqu'il réussit là où la politique échoue depuis une vingtaine d'années: la participation de la jeunesse en politique. En effet, les chiffres de participation en berne aux Etats-Unis concernant la jeunesse, les afro-américains et les pauvres ont connu une nette augmentation afin de porter le premier président noir à la Maison Blanche. Jay Z avait particulièrement insisté sur ce «pas historique» en affirmant ses convictions politiques et son envie de «redorer» l'Amérique après l'administration Bush (père et fils).

## «La Marche»

Comme cité ci-dessus, le rap actuel vit des heures sombres... Mélange de musique électronique, anciens leaders mis aux oubliettes et contenance des textes qui frôle le ridicule...

Cependant, il semble que «l'espoir émerge du noir»! Tout cet espoir semble même se cristalliser dans le titre ci-dessous où l'ancienne et la nouvelle école fusionnent pour devenir «l'éternelle école» du rap.

Le titre de cette chanson (Marche) figure dans le film français «La Marche» de Nabil Ben Yadir sorti en novembre 2013. Elle regroupe des grands noms du rap français comme Akhenaton (co-fondateur d'IAM), Kool Shen (co-fondateur de NTM) ou Disiz, mais aussi des étoiles montantes de la génération du rap connues grâce à internet, comme Nekfeu (membre du groupe 1995) ou encore Sneazy West. Ce titre montre à lui seul la politisation du rap sur des sujets de société importants comme les difficultés de la jeunesse actuelle issue de l'immigration, la dépolitisation totale des jeunes ou encore l'oubli des banlieues par la classe politique française. Le sujet de Lampedusa est évoqué avec une accusation d'être «né du mauvais côté de la Méditerranée» qui met en lumière la fracture économique-sociale qui sépare ces deux régions du monde pourtant si proches. L'enchaînement se fait sur la dénonciation «Ma France je t'aime mais toi tu ne m'aimes

Quentin Costalunga



pas» on note ici un tacle violent à une phrase marquante de Jean Marie Le Pen lors de ses discours en tant que président du Front National. La dénonciation politique est accentuée par Disiz qui emploie la phrase «La politique fait que d'la merde demande à Serge Dassault», on note ici une critique profonde des affaires de corruption qui concernent l'homme politique français. Pour finir, le talentueux Akhenaton accentue sur «levons le drapeau, non pas pour le défier, ils s'en sont méfiés, n'ont retenu que les keffiehs». Cette phrase est symbolique puisqu'elle illustre l'envie profonde des jeunes défavorisés issus de l'immigration de s'intégrer au mode de vie français, par la revendication des symboles de l'Hexagone, tout en apportant leur propre culture. Seulement, même dans ces actes nobles et justes, certains détracteurs, comme le polémiste Eric Zemmour (dénoncé par le rappeur) ne retiennent que le symbole du «keffiehs» comme pour dénoncer une islamisation de la France.

Le rap, pour ceux qui ne le connaissent pas, serait donc vu comme un charivari produit par des «casseurs analphabètes». Mais nous sommes ici face à un sujet qui, par la complexité de son discours et de ses textes, doit mettre nos capacités d'interprétation à l'épreuve. En effet, la haine, les insultes et les allusions violentes doivent être interprétées, retravaillées pour être enfin comprises comme des cris d'alarme et de détresse d'une jeunesse en souffrance. Sans vouloir placer le rap comme une culture comparable à la littérature classique, il est tout de même grand temps de lui accorder une place de choix dans la Culture. D'ailleurs comme le disait un dieu déchu, «Je suis le bitume avec une plume».

Merci à Kujtim Deda pour sa collaboration, ses connaissances et son esprit critique.

# « LA MUSIQUE EST AU-DELÀ DES MOTS »

**« Il y a deux manières de faire une chanson engagée : la première est de susciter des interrogations ; la seconde est d'asséner des mots d'ordre... Ce type de musique méprise l'être humain. Elle est réponse, tue la pensée. Cette pasteurisation de la musique finit par être un sédatif, qui maintient l'humanité dans le rêve. Moi, j'essaie juste de réveiller un peu les consciences... »**

Tom Zé, Compositeur.



Nelson Mandela 70th Birthday Tribute at Wembley Stadium - <http://www.telegraph.co.uk> - Photo: REX

C'est en 1789 avec la Révolution Française que la musique engagée militante a fait son apparition, c'est de cet événement historique que l'idée vint de manifester son engagement et sa prise de position en chanson. La chanson, qui avant cela était vue comme un simple divertissement, devint aussi un moyen de faire passer un message lié à une réalité socio-politique, et de mettre son art au service d'une cause.

Seulement, ce style s'essouffla assez rapidement. Ce n'est qu'en 1960 avec l'arrivée de nouvelles technologies comme la radio ou la télévision, qu'il est alors beaucoup plus simple de faire entendre un message, des chanteurs engagés comme Woody Guthrie font alors connaître le « Protest-song » en Amérique. Elle atteindra son point culminant dans les années 1980, qui marque le passage du vinyle au CD et à l'apparition de radios libres comme NRJ. De nos jours, les chansons engagées s'écoutent aussi sur des sites internet comme

Deezer ou Youtube pour les plus célèbres.

Pour de nombreuses personnes, la chanson a un pouvoir beaucoup plus grand qu'un simple discours. Là où la force de la parole ne suffit plus c'est le chant qui prend le relais : Fela Kuti, contre-pouvoir de l'Etat nigérian : « La musique est l'arme du futur. »

De nombreux artistes ont compris l'impact qu'ils pouvaient apporter en faisant de leur musique un vecteur d'idées. Ils peuvent alors chanter à propos des thèmes les plus tabous : Sting, avec sa chanson Russiens dénonce la politique des Etats-Unis durant la Guerre Froide : la création d'un climat de terreur antirusse et anticommunisme, cela par une politique de haine.

La musique peut être à l'origine de démobilisations comme de mobilisations : des chanteurs américains pour donner leur vote à Barack Obama en 2008 : « It's a new day » de Will.I.Am.

Aujourd'hui, il n'est plus un rassemblement sans concert, pas une

Gaïane Muller

grande cause qui n'ait son porte parole musical, exemple illustré avec les rassemblements altermondialistes ou de Greenpeace.

L'interprète, prend parti, conscient de certaines choses, partage sa vision et ses sentiments : « En allant plus loin que la description d'un état, qui indique une certaine impuissance face au monde monstrueux, le protest singer se saisit de cette mémoire pour devenir membre actif de ce qui est en train de se passer : il ne relate plus, il s'expose », considère le producteur Jean Rochard.

Ainsi, pour beaucoup, la chanson engagée a un réel pouvoir subversif, elle peut menacer, provoquer ou même renverser l'ordre établi. Les sondages effectués par certains journaux à soutenir cette thèse : Le Times place Bruce Springsteen parmi les leaders d'opinion les plus influents aux Etats-Unis, tout comme Lady Gaga fut placée femme la plus influente du monde. Des réactions des Etats, médias ou hommes politiques laissent penser que la chanson possède ce pouvoir. Au moment de la guerre en Irak, on a vu MTV boycotter des clips dénonçant la politique de Bush, comme celui du rappeur Eminem qui dans son titre « White America », invitait les américains à ne pas le réélire.

Et parfois, ce n'est pas juste une chanson qui, est censurée mais le chanteur aussi : Pierre Perret avec sa chanson « Lili », dénonçait la condition arriérée et la vision des immigrés en France, le pays de « Waldeck et de Rousseau ».

La chanson engagée n'a pas qu'un but subversif, elle peut être aussi le témoin d'un changement sociétal extrêmement important et profond. L'exemple le plus gros est celui des chansons sur Nelson Mandela. Mort l'année dernière, prix Nobel de la paix, il s'est battu toute sa vie contre l'apartheid, la ségrégation raciale. Certains artistes s'engagèrent à ses côtés. Le premier fut Johnny Clegg, « the white zulu », chanteur sud-africain extrêmement engagé dans la cause africaine, en particulier pour la tribu des zoulous. S'engageant pour la cause de Mandela : sa chanson « Asimbonanga » est un hymne pour la libération, où Johnny Clegg fait même appel à plusieurs personnes engagées dans la lutte anti-apartheid : Steve Bantu Biko, philosophe noir ; Victoria Mxenge, avocate ; Neil Aggett, médecin et syndicaliste blanc tous morts assassinés et pour certains torturés. L'année suivante une autre chanson « mythique » de soutien fut écrite pour le « Nelson Mandela 70th Birthday » par Simple Mind : Mandela Day : manifeste de la joie qu'a créée la libération de Madiba. Depuis ces deux légendes de la chanson engagée, les chanteurs n'ont pas cessé de manifester leur soutien au combat anti-apartheid, on compte aujourd'hui une vingtaine

de chansons qui lui sont dédiées.

Seulement la chanson engagée a certaines limites : un des paradoxes de la musique politisée. Si un artiste engagé veut être en accord avec ses principes, il est obligé de refuser d'entrer dans le système de l'industrie musicale, il devrait alors être sur un label indépendant, qu'écouterait un public d'initiés. Mais c'est alors que personne n'entendra son message, et qu'il le fera presque « dans le vide ».

Il est aussi vrai que certains chanteurs ou groupes se servent de leur « engagement » pour rester sur la scène musicale internationale. « L'engagement de certains – de trop ? – est un moyen d'occuper le terrain, de vendre à bons comptes et moindres coûts. (...) Le business est juteux, planifié. [...] Le consommateur est sollicité par des produits finement « marketés », où l'engagement est devenu une figure de style plus qu'une profession de foi » déclare un journaliste du Live8, série de concert qui a eu lieu dans les pays membres du G8. On parle alors de « charity business » et de « protest business ». Prenons comme exemple le groupe U2 pour rester sur la scène internationale, ils n'hésitent pas à prendre toutes les causes qui existent pour rester sur le devant de la scène. On peut ainsi citer Bloody Sunday ; Silver and Gold (anti-apartheid) ; Mother of disappeared (mère ayant perdues leur fils en Argentine) ; Bullet the Blue Sky (impérialisme américain).

Il est vrai qu'aucune chanson n'a à elle seule changé le monde. Mais certaines ont largement contribué à renforcer, à propager, à mieux voir des luttes sociales. Et beaucoup d'artistes sincères ont compris qu'ils pouvaient user de leur notoriété pour partager des indignations. Nous constatons alors que tout au long de l'histoire la musique a accompagné et parfois précédé les changements sociétaux, les évolutions, voire les révolutions. L'histoire de la chanson militante suit de près l'histoire politique et ses récurrentes contestations sociales. Ainsi, qu'on les qualifie d'engagées, de citoyennes ou de militantes, finalement les ambitions et les résultats de ces chansons sont toujours les mêmes : donner à réfléchir, à s'indigner, à protester sur une cause qu'on estime juste ou injuste, et parfois à proposer à agir.

# ELOGE DU MAUVAIS GOÛT

RÉFLEXIONS AUTOUR DE LA POP MUSIC

**Si vous avez déjà fredonné sous la douche « Toxic » de Britney Spears, « Call Me Maybe » de Carly Rae Jepsen ou « Happy » de Pharell Williams, mais que vous ne jurez que par les groupes « respectables » et que jamais vous ne reconnaîtrez publiquement prendre un quelconque plaisir à l'écoute de ces mélodies infectieuses, ce texte est pour vous.**

Si je vous demandais de me citer votre artiste, groupe ou genre préféré, il y a très peu de chances que vous évoquiez très sérieusement Katy Perry ou la pop. En partie sûrement parce que vous préférez un autre artiste ou genre, mais aussi parce que vous auriez l'impression de vous décrédibiliser. Ce n'est pas sérieux d'aimer la pop, ça vous étiquette comme une personne superficielle, ou peu intéressée par la (vraie) musique, ou encore soumise aux dictats des radios mainstream.

Au mieux, vous admettez un faible pour tel ou tel morceau, ou pour un artiste que vous appréciez malgré son genre, pour des raisons plus sentimentales et subjectives que par adhésion. Pourtant la pop est partout, il s'agit probablement du genre le plus répandu et auquel chaque individu est le plus exposé involontairement toute sa vie. Publicités, bandes sonores de film, même les réseaux sociaux en sont saturés – le buzz monstrueux autour du Gangnam Style en est un exemple éloquent.

## Pop music ou musique populaire ?

Pourquoi la pop a-t-elle donc une si mauvaise image auprès des mélomanes ? Eh bien, je vous répondrai qu'elle accumule les tares. Genre hybride et bâtard par excellence, la pop résiste déjà à toute définition fonctionnelle et englobe à la fois tout et rien, aussi bien l'unaniment encensé que l'universellement détesté, les artistes respectables et les marionnettes des studios de production, les Beatles et David Guetta, Freddie Mercury et Britney Spears...

D'aucuns seraient tentés de définir la pop music, ce que son nom indique implicitement, comme de la musique populaire. Cette définition extra-musicale paraît évidente mais nous conduit à regrouper dans le même amas indistinct Michael Jackson, Coldplay, Eminem, AC/DC, Beyoncé et même Metallica (que celui qui n'a jamais écouté Nothing Else Matters me jette la première pierre). Pourtant, il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas se rendre compte des différences évidentes autant dans



Lukasz Gottwald (Dr. Luke) et Max Martin aux Pop Music Award 2011)

le style de musique que dans la démarche artistique de ces groupes et artistes. Cela conduirait la pop à ne pas être un genre indépendant, mais simplement une appellation qui se superposerait au genre initial du morceau dès lors que celui-ci atteindrait une certaine notoriété.

Vous conviendrez avec moi que cette définition est bien bancal et ne rejoint intuitivement pas ce que chacun a en tête quand j'évoque le mot « pop ». Je vous en propose donc une définition imparfaite mais plus « musicale » savant d'aller plus loin dans mes tergiversations : la pop est un genre musical hybride dérivé (comme le rock) du rock'n'roll des années 50, caractérisé par son emphase sur les mélodies entraînantes, les structures musicales simples et répétitives et par une faculté à intégrer les influences les plus éclectiques.

## « Entertainer » et la question de l'intégrité de l'artiste

Maintenant que la base est à peu près établie, revenons sur la mauvaise image de la pop. Le sous-genre le plus stigmatisé en son sein est incontestablement la pop commerciale, qui concentre à la fois la majeure partie des critiques et les dérives les plus extrêmes du genre. Que lui reproche-t-on avant tout ? Son orientation « commerciale » justement : la marchandisation de la

**Ce n'est pas sérieux d'aimer la pop, ça vous étiquette comme une personne superficielle, ou peu intéressée par la (vraie) musique, ou encore soumise aux dictats des radios mainstream.**

Théo Aioffi

musique, une démarche qui relègue la création artistique au second rang derrière le besoin de vendre ; mais aussi la manipulation de l'interprète qui ne devient plus qu'un pantin « marketé » pour les producteurs et pour les studios. D'un point de vue plus musical, on lui reproche aussi un certain formatage, une facilité excessive dans les compositions, une production trop lisse et un côté inoffensif.

Ces critiques sont tout à fait valides, et je ne compte pas les contester une à une. J'aimerais simplement vous montrer que si l'on prend un angle différent, la pop est bien plus intéressante qu'il n'y paraît. Elle permet par exemple d'explorer la question du rôle de l'artiste d'une façon atypique. Prenons Madonna et Britney Spears par exemple. À 56 ans, avec 12 albums studios et plus de 30 ans de carrière dans l'industrie musicale, celle que l'on appelle « the Queen of Pop » a su imposer son empreinte et rester pertinente dans un milieu qui a pourtant connu bien des évolutions. Soyons honnêtes, son talent de compositrice et de musicienne reste très limité, mais ce n'est pas ça qui la rend unique. Madonna est une « entertainer », cette catégorie d'artistes pour qui l'aspect musical n'est pas primordial mais qui visent avant tout à offrir un « show » à leurs spectateurs et accordent une grande importance aux caractéristiques secondaires de la musique, comme l'imagerie, la promotion et le spectacle scénique. Au-delà même de cela, le talent de Madonna réside également dans son habileté à avoir su s'entourer des bons compositeurs, sa grande acuité à percevoir les évolutions de la pop mainstream et de ses facultés exceptionnelles de business woman qui a su gérer et renouveler son image d'une main de maître. Cela ne la rend en rien moins talentueuse qu'une virtuose musical, ça la place simplement dans une autre catégorie d'artiste.

## Britney et les compositeurs de l'ombre

Autant Madonna reste une figure relativement respectable, autant parler de Britney Spears sérieusement reste bien plus controversé. En tant qu'artiste et en tant qu'individu, Spears n'a pas beaucoup d'intérêt : elle ne compose pas ses morceaux, elle se laisse porter par les orientations de sa maison de disque et ne prend souvent même pas la peine de chanter en direct lors de ses concerts, sûrement parce que sa voix est extrêmement retouchée en studio. Certes, mais si on va au-delà de la personne, on peut voir que derrière « Britney », qui n'est en réalité qu'une marque, une image qui fait vendre, se trouvent un nombre énorme des compositeurs, parfois très talentueux, qui ne font qu'utiliser la plate-forme commerciale que « Britney » leur fournit pour leurs morceaux.

Si on cherche plus loin parmi les récents succès de la pop commerciale, on découvre que quelques noms de ces compositeurs de l'ombre ressortent très fréquemment comme Max Martin (« Oops I Did It Again » de Britney Spears, « I Kissed a Girl » de Katy Perry, « So What » de P!nk...), Greg Kurstin (Wow » de Kylie Minogue, « Fuck You » de Lily Allen, « Burn » d'Ellie Goulding...) ou encore Dr. Luke (« Tik Tok » de Ke\$ha, « Teenage Dream » de Katy Perry, « Wrecking Ball » de Miley Cyrus...).

Que l'on apprécie ou pas ces chansons, force est de reconnaître qu'il y a une certaine forme de talent à pouvoir enchaîner les succès impressionnants en aussi peu de temps. Ces compositeurs-producteurs rendent chaque morceau unique en s'appuyant habilement sur l'univers visuel et les capacités vocales des interprètes, qui vont à leur tour jouer un rôle actif pour s'approprier ces chansons en les passant au prisme de leur identité musicale. On voit même avec Sia Furler, qui écrit notamment pour Beyoncé et Kylie Minogue en plus de gérer sa propre carrière, émerger une des premières artistes hybrides, à la fois sous les feux des projecteurs et active en coulisse. S'il est naïf de croire en l'image idéalisée que nous vendent les grands studios de production, il serait réducteur de croire que tous les interprètes de pop ne sont que des pantins.



Hologrammes de Megurine Luka et Hatsune Miku lors d'un concert de Vocaloid)

## L'interprète, un instrument comme les autres

Quand bien même le chanteur serait avant tout instrumentalisée par ses producteurs, cela retire-t-il du talent aux marionnettistes ? En poussant cette logique jusqu'au bout, on arrive au stade où l'interprète devient lui-même un instrument. Fantaisie me dites-vous ? Si le terme « Vocaloid » ou que le nom d'Hatsune Miku vous évoque quelque

## La facilité, la répétition, la simplicité et l'accessibilité ne sont pas des tares en musique.

chose, vous touchez déjà du doigt une innovation qui pourrait s'avérer majeure dans l'évolution de la pop. Lancé au Japon en 2004, Vocaloid est le nom d'un logiciel de synthèse vocal développée par Yamaha. Utilisant des banques de voix enregistrées par des chanteurs ou des doubleurs engagés pour l'occasion, le logiciel permet de reproduire avec plus ou moins de ressemblance la voix humaine à partir d'un ordinateur.

Mais ce n'est véritablement qu'en 2007, avec l'apparition d'Hatsune Miku, pop diva virtuelle aux cheveux bleus turquoise, que le concept prend une ampleur insoupçonnée. Celle qui est devenue l'icône emblématique de Vocaloid 2, la deuxième génération plus sophistiquée du logiciel Vocaloid, est devenu un véritable phénomène populaire au Japon et au-delà. La simplicité du concept en fait aussi toute sa richesse : autour de chaque « voix », on associe un nom et une identité visuelle puis on laisse les compositeurs libres d'explorer leur imagination musicale.

De seulement une poignée de démos et d'images officielle à sa sortie, on peut trouver aujourd'hui des centaines de milliers de chansons pour Hatsune Miku, sans parler du travail d'innombrables graphistes et vidéastes inspirés par Miku et des millions de produits qui en sont dérivés. Et à cela, il faut ajouter qu'il existe bien d'autres banques vocales et donc de personnages au sein du logiciel Vocaloid, bien plus encore si on y ajoute les Utau, logiciels de synthèse vocale gratuits dont les performances n'ont parfois rien à envier à leurs prestigieux parents. En plus des logiciels basés sur le japonais et l'anglais, constamment améliorés et mis à jour vers toujours plus de réalisme, la première chanteuse virtuelle francophone, Alys, a fait ses premières apparitions cette année.

Si vous ne vous rendez pas encore compte de l'immensité des possibilités qu'offre ce méta-genre où les compositeurs, appelés ici producteurs, jouent avec la voix comme d'un instrument comme les autres, je vous encourage à vous perdre dans l'excentrique infinité, le puit sans fond terrifiant des vidéos disponibles sur YouTube et NicoNico, son équivalent japonais, ou même à découvrir par vous-même le spectacle fascinant des performances holographiques de cette pop qui transcende le chanteur.

### Mettre fin aux barrières de genre

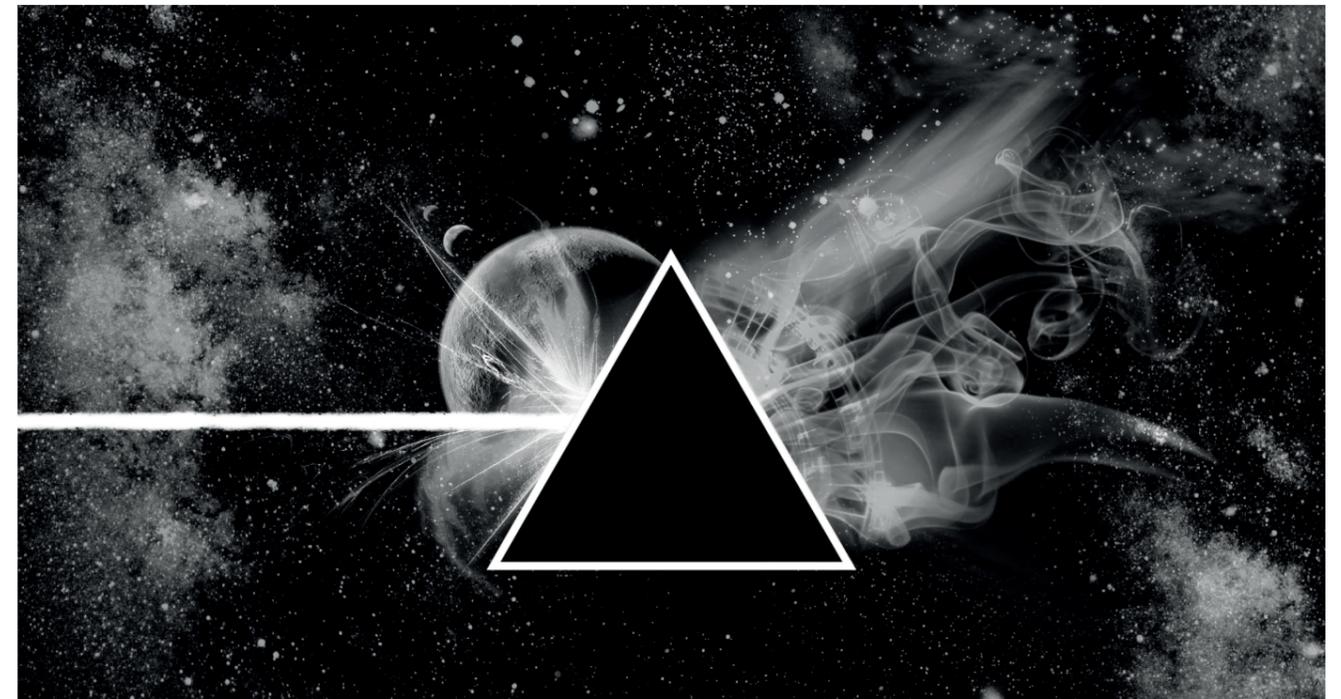
Au-delà même de ces extrémités qui sont tout autant prometteuses qu'effrayantes sur le rôle du chanteur, la pop en tant que telle est un

genre qui souffre plus de sa mauvaise image et des clichés que de sa qualité intrinsèque comparée aux autres genres. S'il y a effectivement une quantité énorme de mauvais artistes et morceaux en pop, souvent bien plus visibles à cause de l'excessive promotion caractéristique du genre, qu'on me prouve que le hip-hop, le rock ou l'électro n'ont pas eux-mêmes leur lot d'horreurs invouables !

Il est de bon ton de cracher sur la pop, à la fois cible facile et victime toute trouvée, mais j'accuse ses détracteurs de se réfugier dans un élitisme dédaigneux, et de fermer par principe les yeux sur d'excellents morceaux. En plus de perpétuer un ostracisme injustifié sur des artistes qui ne le méritent pas tous, cette attitude méprisante véhicule avec elle nombre de clichés regrettables. Les plus évidents concernent le rapport genre de la musique : la pop est associée à la féminité et les hommes qui auraient l'audace d'apprécier ce genre verront leur masculinité contestée, leur orientation sexuelle questionnée. Quant aux femmes qui aiment le rock ou le métal, désolé mesdames, mais la testostérone semble être un prérequis pour se faire plaisir sur du Motörhead !

## Il est de bon ton de cracher sur la pop, à la fois cible facile et victime toute trouvée, mais j'accuse ses détracteurs de se réfugier dans un élitisme dédaigneux, et de fermer par principe les yeux sur d'excellents morceaux.

Cette dichotomie implicite associe de façon insidieuse la douceur, la simplicité et la superficialité supposées de la pop à la féminité, attribuant aux hommes toute l'imagerie « sex, drug & rock'n'roll », les riffs puissants, les soli élaborés et les déballages de virilité du hard rock. La musique est un puissant véhicule médiatique, et si les studios perpé-



Dark Side of the Moon, l'album de la trahison pour Pink Floyd

tuent ces clichés genrés en sexualisant toujours plus les chanteuses pop ou en exagérant la virilité dans le « gangsta rap », seul un changement profond de mentalité pourra faire évoluer la situation actuelle.

### L'accessibilité, la vertu des vendus

Tous les genres de musique bénéficieraient de plus de tolérance vis-à-vis des mélodies simples et entraînantes. Plus loin encore que les frontières traditionnelles de la pop, combien d'artistes et de groupes respectés dans leurs genres se sont vu taxer de « vendus » dès lors qu'ils ont eu l'audace d'insérer des refrains plus simples et des sonorités plus accessibles dans un nouvel album ? Certes, l'appât du gain qui vient avec la popularité peut constituer une justification en soi, mais est-ce trop candide de penser que certains de ces artistes ont simplement voulu ouvrir leur musique, et parfois leur genre, à une audience plus large ?

N'est-ce pas encore une fois de l'élitisme qui se drape dans les apparences du bon goût ? Et si une argumentation abstraite ne vous convainc

pas, le « Black Album » de Metallica ou « Dark Side of the Moon » de Pink Floyd constituent des cas d'école de ces albums vécus comme des trahisons par les puristes en raison de leur orientation plus « pop », mais couronnés d'un succès populaire immense qui prouve que la démarche vers plus d'ouverture a payé.

La facilité, la répétition, la simplicité et l'accessibilité ne sont pas des tares en musique. Cela ne retire rien à la beauté et à l'appréciation que vous pouvez éprouver à l'écoute d'oeuvres sophistiquées ou difficilement accessibles, mais cela ouvre la voie à la déculpabilisation de bien des consciences. Il est temps de faire tomber ces barrières de genre, de retirer les stigmates autour de la pop et de vous laisser porter par vos goûts et vos envies. Donc si vous avez un faible pour les mélodies trop faciles, pour les chanteuses trop blondes, pour les morceaux trop entraînants, assumez-le et ne jetez pas un regard derrière vous. Votre mauvais goût vous en remerciera.

# THE PUNK IS DEAD, LONG LIVE THE PUNK

« *I think people ought to know that we're anti-fascist, we're anti-violence, we're anti-racist, and we're procreative. We're against IGNORANCE.* »

Joe Strummer, The Clash.

Les années 70 : la vague hippie déferle sur le monde, ornant les cheveux des jeunes filles – et jeunes hommes – de fleurs, et sacralisant le pantalon pattes d'eph'. Le pacifisme devient le souhait du plus grand nombre, quand la musique s'enferme de plus en plus dans les codes et carcans du rock classique bien trop structurés.

Le ton est donné, la musique sera rock'n'roll et les corps libérés. Pourtant, face à la libéralisation idéalisée de la jeunesse, certains se sentent encore enfermés. Enfermés dans des codes musicaux qui ne laissent plus de place à la créativité brute. Une musique déstructurée, sans code, et surtout sans aucun label commence alors à se faire entendre dans les garages de jeunes américains, ayant pour seul envie de se libérer du rock'n'roll et du flower power. Bien loin de toutes considérations politiques la musique punk commence à voir le jour aux États-Unis. The Ramones, pionnier du punk, se forme en 1975 mais restent dans l'ombre du rock'n'roll, il faudra encore un peu de temps pour que le Punk devienne un mouvement musical majeur.

Et surtout, il faudra attendre l'arrivée du Punk en Angleterre pour que le mouvement gagne ses lettres de noblesse. Dans un pays qui ne connaît alors que trop bien les injustices socio-économiques, la crise de la fin des Trente Glorieuses, et un carcan sociétal omniprésent. Un pays qui pour beaucoup de jeunes ne représente que peu d'espoir d'avenir, et qui commence à sentir vibrer en son sol une musique qui souhaite redonner de l'espoir à cette jeunesse en mal de liberté et de révolution. Ainsi, en peu de temps les Sex Pistols deviennent le groupe à imiter, pendant que The Clash tente de redonner un peu d'espoir au travers de texte certes fortement politisés et dénonciateurs, mais néanmoins fortement positifs sur la possibilité de changer le monde. Le Punk change et devient politique.

Pour beaucoup le Punk n'a été qu'un mouvement musical comme tant d'autres à l'époque ou aujourd'hui. Un mouvement avec ses groupes phares, ses jeunes qui se construisent une nouvelle identité en voulant imiter ceux qu'ils voient comme les nou-

veaux révolutionnaires, mais aussi avec son côté mercantile et l'imposition d'un style vestimentaire. Toute une musique, une esthétique, un effet de mode – que l'on doit en grande partie à Malcom MacLarren, manager des Sex Pistols – permettant à des milliers de jeunes de se



<http://favim.com/image/44880/>

reconnaître dans autre chose que la société anglaise traditionaliste. Mais le Punk pour beaucoup d'autres, et surtout pour certains des groupes les plus politisés, (on retiendra notamment The Clash ou MC5) était un réel moyen d'exprimer quelque chose au travers de leur musique. En reprenant l'idée d'origine du Punk américain d'une mu-

sique sans codes, ils ont voulu être libres sur tous les aspects de leurs vies. Il suffit d'un coup d'œil aux backgrounds sociaux de la plupart des musiciens les plus influents du mouvement pour se

rendre compte que beaucoup ont grandi dans des milieux populaires. Ce à quoi se couplaient pour certains des origines irlandaises qui leur valaient de subir le mépris d'une importante partie de la population britannique, tout en ayant à grandir au sein d'une structure catholique

Maygane Janin

qui ne laisse alors que peu de place aux libertés personnelles, à l'image de Johnny Rotten des Sex Pistols. Parallèlement, une autre partie du mouvement, comme Joe Strummer de The Clash, est issue des milieux petit bourgeois, souvent très conservateurs et qui pour la plupart enferment la jeunesse dans de forts carcans sociaux. La musique punk devient alors pour eux une échappatoire. S'inspirant de mai 68 et de sa vague de libération de toute sortes, mais rejetant les idéaux hippies, le punk a permis à ses musiciens de briser encore plus les chaînes que

mai 68 avait commencé à faire tomber. Et surtout leur musique a permis une critique politique et sociale du monde dans lequel ils vivaient.

On commence alors à distinguer les groupes qui jouent plus pour s'amuser, s'appuyant

sur la provocation, sur une image de violence qui déplaît aux médias mais qui marche et attire les jeunes. Comme The Sex Pistols, qui encore aujourd'hui est l'un des groupes les plus associés à la musique Punk, et à tout ce qui l'entoure, de la violence aux accessoires SM comme diktat de mode, mais qui était pourtant le premier groupe à ne pas se prendre au sérieux. Certes, leurs paroles étaient anarchistes, mais elles n'étaient pour le groupe qu'un autre moyen de provoquer, un autre moyen de s'amuser. Rotten, des Sex Pistols, allant même jusqu'à décrire l'anarchie comme « un attrape-nigaud pour la classe moyenne. » Dans la même lignée Wayne Kramer, du MC5<sup>1</sup>, prônait une liberté totale sans conscience politique « On voulait être différents, on voulait se marrer et pas aller bosser. Notre conscience politique s'arrêtait là. Notre programme, c'était la défonce, le rock'n'roll, et baiser dans les rues. ».

Et d'un autre côté des groupes plus engagés tentent de faire passer un message de révolte comme The Clash, qui sans être nihiliste font passer dans beaucoup de leur musique des messages de rébellions contre l'hypocrisie entourant la société anglaise. Appelant dans White Riot à une rébellion sur le modèle de celle des noirs, ou encore à la tolérance et à l'ouverture religieuse avec Rock the Casbah.

Rébellion, libération, provocation, musique à l'état brut. Les jeunes des années 70 emportés par la vague du Punk rêvent d'une révolte qui ferait tomber les règles d'une société bien trop oppressante. Mais cela

**Ils s'arment de slogans tels que « Fuck the system » et « No Future », pensant être les derniers à encore tenter de faire vivre le mouvement Punk, sa musique et son idéologie.**

ne dure pas. Le punk n'aura duré qu'une dizaine d'années. En 1978 The Ramones pourtant considéré par beaucoup comme l'un des premiers groupes de musique Punk, ne sont déjà plus ce qu'ils étaient et commencent un virage musical vers une musique plus pop-punk. On assiste en 1979 à la fin des Sex Pistols.

Pourtant aujourd'hui encore une partie de la jeunesse clame encore, avec force et vigueur : « Punk is not Dead ». Crêtes iroquoises toujours plus hautes, épingles à nourrice et imprimés écossais de sortie, ayant grandi avec

Good Charlotte avant de se tourner vers des groupes considérés comme 'véritablement' punk, tels que The Exploited. Ils s'arment de slogans tels que « Fuck the system » et « No Future », pensant être les

derniers à encore tenter de faire vivre le mouvement Punk, sa musique et son idéologie.

« En vérité, il n'y a rien de moins punk que ceux qui, pour se conformer aux clichés du genre, se sentent obligés de porter Doc Martens et crête d'un mètre de haut. », en une phrase Julien Demets (2007)<sup>2</sup>, résume ce qui constitue majoritairement cette jeunesse punk des années 2000. Un groupe de jeunes devenus communautaires et puristes, un groupe fait de codes et s'enfermant dans son monde. Quand le Punk est né d'un désir de liberté, le conformisme à l'intérieur du mouvement est aujourd'hui plus important que toute marginalité vis-à-vis du système. Certes, pour certains il s'agit encore de se rattacher à une sorte d'idéologie politique exagérément anarchiste et nihiliste en comparaison avec celle de la fin des 70's. Mais ils n'ont pas compris, ou peut-être ne veulent-ils pas comprendre, que le Punk est né dans un contexte social particulier. Et même si les inégalités sont toujours présentes, et que les normes sociales agissent encore avec force et vigueur, il ne s'agit pas du carcan des années 70. Et tenter de recréer une illusion punk n'est rien d'autre qu'un écran de fumée pour ne pas s'avouer que le Punk est bien mort il y a des années.

Le Punk est mort, vive le Punk, semble ainsi être le moto de beaucoup de jeunes désabusés, voulant se donner l'illusion que le Punk est éternel.

# RUE D'ANDY

## OONA & SALINGER

Guillaume Revillod

**Cette année 2014 est celle de toutes les surprises. Après l'obtention du prix Nobel de littérature par le très éloquent français Patrick Modiano, voilà que Beigbeder revient sur la scène littéraire après 5 ans d'absence...**

### Beigbeder, une vie

Frédéric Beigbeder, par où commencer? Sa naissance peut-être? D'origine béarnaise, il naît en 65 à Neuilly-sur-Seine, soit vingt ans après la Seconde Guerre mondiale et le début de la Guerre Froide, dix-sept ans après la création de l'Etat d'Israël, précédé d'une décennie par la Conférence de Bandung et deux ans après la mort de Haldous Huxley qui allait bientôt lui léguer le Meilleur des mondes. Résultat: il atterrit sur une planète qu'il ne comprend pas, ou plutôt aluni-il sur un univers encore marqué par les stigmates de la drôle de guerre. Plus proche des générations précédentes que de celles d'aujourd'hui, il se sent dépassé, dit-il lui-même, par ce monde de l'éternelle jeunesse rempli de mannequins dégingandés et cachectiques qui feraient presque passer Monroe pour une trulle niçoise. Pour mieux comprendre son environnement, peut-être, il s'inscrit à sciences po et en ressort quelques années plus tard, master en poche, pour terminer dans la publicité. Ce n'est que dix ans plus tard, à la sortie de son roman 99F, critique acerbe et acérée de l'univers publicitaire, qu'il sera remercié et se consacrera, entre cinéma, télévision et amourettes, à la rédaction.

Il revient cette folle année 2014 avec un roman non moins déroutant: Oona & Salinger. Déroutant parce qu'il s'agit de la première faction de Beigbeder. Alors qu'auparavant ses écrits prenaient les formes d'autobiographies, avec L'amour dure 3 ans ou Un Roman Français; de satires, Vacances dans la coma ou Nouvelles sous ecstasy; de romans non-fictionnels, Windows on the world, il s'offre cette fois-ci un nouveau terrain de jeu littéraire. Non content d'ajouter cette nouvelle corde à son arc, il se paie même le luxe d'introduire un néologisme tout droit emprunté à la langue de Shakespeare qui n'être autre

que le mot faction. "It's faction" répondait Diana Vreeland quand on la questionnait sur ses souvenirs les plus extraordinaires. Par là, elle entendait que ses souvenirs les plus fous étaient à la fois factuels et fictifs, à la fois réels et enjolivés. Oona & Salinger, pour en revenir au livre, c'est la narration d'événements concrets assaisonnés à la sauce Beigbeder, c'est-à-dire nourrie d'une pointe d'humour, de dandysme et d'autodérision. Dandy comme dans ce passage à la fois tout à fait impertinent et raffiné où il fait dire à Truman Capote: - « Mes petites, vous êtes mes cygnes. - Mais pourquoi tu nous traites de cygnes? demanda Gloria en lui soufflant une bouffée de cigarette à la figure - Eh bien tout d'abord vous êtes blanches, dit Capote en se retenant de tousser, ensuite vous vous déployez avec élégance, vous avez de longs cous gracieux...

- (...)

- J'ai cassé vos ailes pendant votre sommeil, (...), pour vous empêcher de vous envoler loin de moi ».

D'un humour décapant alors que, sortant d'un restaurant et apercevant des fleurs bordant la rivière Connecticut, le narrateur pense, "seuls les vieillards s'intéressent au nom des fleurs: ils veulent connaître les plantes qui vont bientôt leur pousser dessus" ou "la vieille c'est quand on commence à avoir le temps de s'intéresser au nom des oiseaux". Mais que serait un roman de Beigbeder sans une touche de ses fameuses sautes de vie, comme lorsqu'il devait rencontrer la femme qui deviendrait sa compagne - la deuxième - dans une galerie d'art genevoise à l'occasion d'une exposition de tableaux réalisés à la craie par l'américain Gary Simmons. Amiel, un écrivain suisse romand - tristement - célèbre pour son journal intime décrit admirablement, un siècle et demi avant cette fameuse

soirée, l'ambiance qui devait y régner, quelle clairvoyance!

« La société était ce qu'il y a de mieux à Genève, la fleur de la bonne société, et une douzaine de très jolies personnes diapraient comme des roses ce parterre de femmes élégamment parées ».

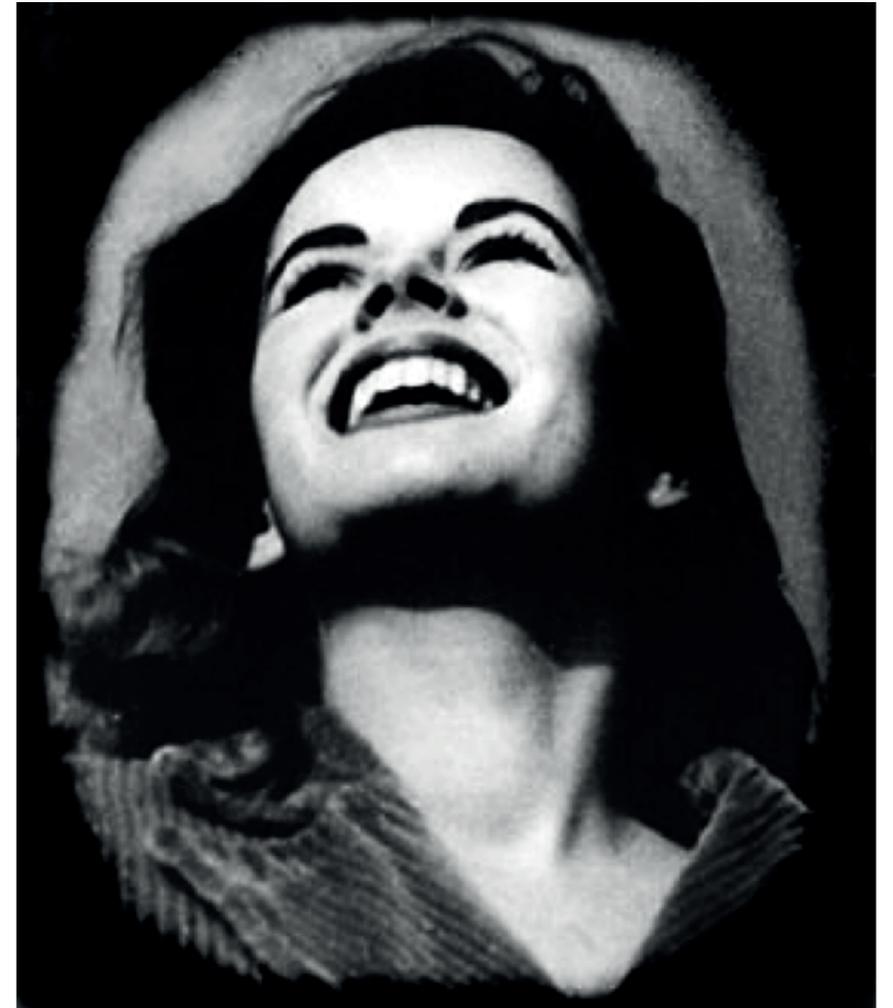
C'est dans ce décor que l'écrivain fut invité à jouer les DJ. Alors que tous n'avaient d'yeux que pour l'œuvre du crayoniste, il opta pour un suicide public motif: faute d'attention envers lui - poussa le crossfader au-delà de la table de mix et se mit à danser sur un buffet à côté de la scène. A ce moment, intervint celle qui allait devenir sa seconde épouse: Lara Micheli. Ce qui se passa après n'est pas très orthodoxe.

On reprochera bien évidemment à l'écrivain de parler une énième fois de ses péripéties, sauf qu'un livre de Beigbeder sans Beigbeder est comme une bière sans alcool, on y perd le plus intéressant, du moins une partie de l'ivresse qui aurait pu être occasionnée. S'il est vrai que ses laïus un peu trop longs - même courts - sur la séduction, à l'exemple de "pour séduire une fille très convoitée, il faut lui faire croire que vous avez le temps... alors que vous ne l'avez pas. Ne pas vous jeter dessus comme les autres, mais marquer votre intérêt. C'est un jeu subtil et contradictoire. (...) Je m'en fous mais je ne m'en fous pas", sont quelque peu légers, parfois un tantinet misogyne et paraissent n'avoir point pu sortir de la plume d'un tel écrivain, il n'en reste pas moins - conclusion préliminaire à la conclusion de cet article - qu'Oona & Salinger est un bon roman. Un roman d'amour entre deux adolescents immatures, puis entre une jeune nymphette et un comique burlesque. Un roman sur la guerre, sa beauté s'il en est, son désastre et, plus important, ses conséquences. Un roman somme toute réussi qui

parvient à intégrer non moins que les illustres Edouard O'Neill, sa fille Oona, Charlie Chaplin, Ernest Hemingway, Truman Capote et J. D. Salinger. Le point commun entre ces différentes personnes?

### Oona & Salinger, un roman français

Tout commence par une anecdote beigbédérienne au sujet de l'écrivain Jérôme David Salinger. Autant dire qu'elle est à la fois drôle et auto-dérisoire. Frédéric Beigbeder se rend là où tout s'est terminé, l'endroit où s'est retiré son écrivain favori, préférant une vie d'ermite au tumulte de l'univers cosmopolite de l'Amérique d'après guerre. Ce n'est pas que Salinger n'ait jamais eu de vie, sauf que la sienne est morte en 1945. J. D. est devenu une sorte de mort-vivant, un homme atteint du syndrome du vétérinaire qui, s'il ne tue pas ceux qui en sont touchés, les écarte du moins du monde des vivants. Dans les années 2000, partir à la rencontre de cet écrivain misanthrope "était devenu une sorte d'excursion touristique pratiquée par des milliers de fans", dont Beigbeder lui-même qui partit à la recherche de Salinger dans le New Hampshire avant de se dégonfler sur le seuil de la cabane de ce dernier. Charrié par son équipe, ils étaient redescendus en ville pour s'arrêter dans un café où il avait découvert cette photographie:



Oona O'Neill - <http://www.ednapurviance.org/chaplininfo/chaplinwives.html>

Cette jeune fille d'un charme inénarrable n'est autre que le premier amour de Salinger.

En 1940, Jerry a vingt et un ans. Oona n'en a que quinze. Elle sort déjà beaucoup, accompagnée de ses amies Gloria et Carol. On les surnomme le trio de héritières. Le dernier de la bande est Truman Capote, seize ans, futur écrivain tout comme Salinger. Au Stork Club, Oona est la Debutante of the Year, c'est-à-dire qu'elle entre sans payer, boit gratuitement et se fait perpétuellement ennuyer par des hordes de photographes hystériques. C'est le début d'une photomania qui n'a de cesse de croître jusqu'à ce que Britney Spears, harassée par des paparazzi pour le moins "collants", ne décide d'imiter Barthez sur le plan capillaire. Néanmoins, Oona est une jeune fille timide, perturbée par l'abandon de son père le grand dramaturge Eugène O'Neill, plus doué pour le théâtre que dans les relations père-fille: il la quitta alors qu'elle n'avait que deux ans et ne la revit jamais que sporadiquement, ne lui écrivant jamais que des lettres épouvantables par leur contenu ou leur laconisme. Beigbeder se plaît à imaginer l'une d'elles: "Cela fait trop longtemps qu'on ne s'est pas vu" et cela faisait bel et bien huit ans. Paradoxalement, l'absence de son père se fait sentir dans toute la personnalité d'Oona. Ne lui restait alors qu'à compenser la perte d'un homme par un ratio minimum de un pour deux et c'est ce qu'elle fit en rencontrant Salinger. Puis, un peu plus tard, Chaplin.

"Le premier amour est rarement le plus réussi, ni le plus parfait, mais il reste... le premier. Ce fait est incontestable: aucun des deux n'oublierait jamais ces commencements". On avait parlé plus haut des méditations beigbédiennes au sujet de l'amour. C'en est une. A partir de ce point, plusieurs lectures s'offrent à nous. La première, pour ne pas dire la plus

sage, est de refermer le livre, considérant que l'auteur n'en sait pas plus au sujet de l'amour que Socrate sur n'importe quel objet. Ce choix consiste en l'abandon de tout espoir sentimental tel qu'on l'entend au sens classique du couple monogame occidental – homosexuel ou hétérosexuel, marié ou non. Au vingt et unième siècle, peut-être est-il réac' ou simplement naïf de penser l'amour en ces termes; on sait simplement qu'Oona et Salinger s'aimèrent de cette façon et qu'ils ne couchèrent jamais ensemble.

Une autre clé d'analyse est donnée par l'éminent Ernest Hemingway dans Pour qui sonne le glas (1940):

"Ne te bourre jamais le crâne sur ton amour pour quelqu'un. C'est seulement que la plupart des gens n'ont pas la chance d'avoir ça. Tu n'avais jamais eu ça avant et maintenant tu l'as. Ce qui t'arrive avec Maria, que cela ne dure qu'aujourd'hui et une partie de demain, ou que cela dure toute la vie, c'est la chose la plus importante qui puisse arriver à un être humain. Il y aura toujours des gens pour dire que ça n'existe pas, parce qu'ils n'ont pas pu l'avoir. Mais moi je te dis que c'est vrai et que tu as de la chance, même si tu meurs demain".

Oona et Salinger passèrent sans doute un bon moment ensemble, le reste n'a pas d'importance. Au Stork club comme sur les plages qu'ils visitèrent, tout ne fut qu'une affaire de présent jusqu'au terme de leur relation un certain 7 décembre 1941 à Pearl Harbor. L'attaque surprise des japonais contre les américains allait faire basculer le cours de la guerre, mais aussi le cours des vies de personnes comme Oona, Jerry et Charlie Chaplin. D'une part, celui qui écrira pour seul roman L'attrape-cœur s'en ira batailler en Normandie, déchiré d'amour pour sa little Oona, et, d'autre part, la jet setteuse la plus

appréciée de New York s'encanaillera avec le non moins célèbre comique burlesque. Lorsque Oona et Salinger se quittèrent, ce fut pour emprunter des chemins très différents, Oona VS Salinger. Non pas qu'ils se brouillèrent, car ils entretenirent une correspondance à la fréquence d'une lettre de Oona contre dix de Jerry. Le narrateur, qui se plaît à imaginer le contenu de ces lettres, rédige ceci:

"Chère Oona, Je t'écris en uniforme fringuant et séduisant, pour te demander de me pardonner. J'ai été grossier la dernière fois que je t'ai vue. Mon sentimentalisme me fait honte. Je dois tenir de ma mère ce goût pour les mélodrames." Ou plus loin:

"Le service militaire est une chose passionnante à une condition: ne jamais utiliser son cerveau."

Si Beigbeder fait bien les choses, c'est au moins sur ce point. Les lettres qu'il imagine, tant enflammées que désespérées, de Salinger à Oona O'Neill, viennent combler le fossé que les héritiers de la famille Chaplin ont contribué à creuser en refusant de divulguer leur correspondance. Car tandis que la recrue Salinger s'en va servir de garde-fou contre la barbarie nazie, la petite O'Neill file un parfait amour avec l'illustre Charlie Chaplin.

En somme, Oona & Salinger, c'est un passé réchauffé à la sauce béarnaise et rehaussé d'un ton original. Si le cuisinier est étoilé, le goût du mets peut paraître parfois un peu rance. Il n'en reste pas moins que le chef est un passionné, et qu'il se jette corps et âme dans l'élaboration de son art. A ceux qui voudraient s'asseoir à la table: il coûte moins cher qu'un gastronomique.

**Le désir d'être subversif, de provoquer, de représenter ce que tout le monde pense tout bas serait à l'origine de ce courant, la rue étant la plateforme la plus large et la plus puissante dans un but de visibilité.**



**Ici ce n'est pas l'homme qui protège la femme, mais l'inverse: «Pendant les émeutes, je serai derrière toi, je te protégerai», Nooneswa.**

L'art urbain ou le «street art» est un art éphémère qui couvre les murs, les trottoirs et les parcs des grands cités à travers des dessins ou des citations. Le terme fait référence habituellement à l'art non-autorisé et non-conforme aux initiatives sponsorisées par un gouvernement. C'est un mouvement artistique contemporain des XXe et XXIe siècles qui reflète les pensées et les sentiments inexprimables à travers les mots. Il englobe des diverses méthodes telles que le graffiti, la réclame, le pochoir, la mosaïque, les stickers, des affiches et les projections vidéo.

L'art urbain est la tribune libre des artistes contemporains située au cœur des villes.

Il est considéré comme un moyen de communication très puissant, et cette puissance vient de la non exclusion qui dévoile les talents et valorise une vraie liberté d'expression. Comme tous les autres medias, l'art urbain a des conséquences psychiques et sociales sur l'idéologie dominante ou le style de vie. Bien que le street-art ne soit pas toujours légal, sa valeur artistique est incontestable.

L'artiste de l'art urbain dessine des thèmes socialement pertinents qui portent sur l'actualité en conservant un certain esthétisme, sans être emprisonné par ces mêmes valeurs en utilisant les rues comme sa propre galerie. Pourtant, derrière le message artistique, on

peut clairement remarquer ou observer une vision critique d'une politique adoptée qui s'adresse souvent au gouvernement. Néanmoins, l'artiste peut utiliser sa passion pour soulager l'intensité de la vie à travers une citation drôle ou un dessin créatif, mais pas seulement, cela peut être simplement pour le plaisir de faire ce qu'il aime. Ce genre d'art urbain qui évoque un mélange d'énormes couleurs attire les regards des passagers.

D'ailleurs, l'art urbain est devenu très répandu dans le monde entier, le graffiti traditionnel est de plus en plus adopté comme un moyen de publicité; pour attirer les clients et de promouvoir notamment les informations. Et,

## BEFORE & AFTER "MEDIA"

Carla Rafik



Le Caire, Egypte. (via EMAJ Magazine)

mieux qu'un slogan publicitaire, il s'agit d'un art qui permet de diffuser une « pensée magique par laquelle on fait un saut non scientifique de croire à l'effet des pensées ou des objets totémiques sur le monde ». (Trespas, ibid p.220)  
Cette énergie créatrice parcourt le monde entier, mais prenons comme exemple le cas de l'Égypte, qui a utilisé le street art récemment dans diverses occasions. Dès le premier jour de la révolution égyptienne de 2011, les œuvres artistiques ont commencé à occuper les murs des villes égyptiennes en introduisant un art révolutionnaire qui exprime les vrais besoins du peuple. Beaucoup d'artistes ont risqué leur vie pour l'exprimer. « Les graffitis sont comme un cri muet. » (Omar Fathi, graffeur, Alias Picasso).

Cependant, la jeunesse a présenté par ces « murs de liberté » les revendications et les souffrances du peuple égyptien qui a manifesté son refus de l'injustice et la corruption à travers l'hallucinante révolution de 2011. De plus, la femme était l'un des sujets les plus importants du street art puisque elle a joué un rôle majeur dans la révolution, ce qui a encouragé un groupe d'artistes à dénoncer dans leurs œuvres d'art la participation des femmes à la révolution égyptienne. Pourtant, l'objectif initial des artistes était de lutter contre les inégalités entre hommes et femmes et le harcèlement sexuel qui menace la vie de la femme égyptienne. Et maintenant, il y a des groupes d'artistes qui sont motivés à embellir les quartiers délaissés, abandonnés ou dégradé en utilisant

le street art afin d'apporter un rayon de soleil dans ces lieux oubliés. Les artistes de l'art urbain se déplacent souvent dans des pays étrangers afin de diffuser leurs créations. Dans leurs mentalités nous respirons dans un monde rempli de mensonge, d'hypocrisie, de mépris et d'injustice mais on peut se servir du street art pour dénoncer à la vérité cachée et l'égalité désistée. Cela dit, tous les murs de toutes les villes du monde peuvent devenir le canevas parfait pour un street-artiste.



The Media has many aspects and also many features but what is more important is that it is our only way to know what is happening on the other side of the world, in plain English it is our "Third Eye".

However lately the Medias have been photo-shopping reality, reflecting not the truth but its perspective of the truth, more precisely what helps, supports or serve a political or a governmental interest. In other words they let you see what they want you to believe and not what really happened.

Therefore in order to get as close as possible to the real facts, you need to know that there are three sides to every story: yours, theirs and the truth... So make sure you see the whole picture.

# TRIBUNE LIBRE : PERSPECTIVE PHILOSOPHIQUE

INTÉRÊT ET MORALE :

OU COMMENT L'ÉDUCATION MUSÈLE NOTRE ÉGOÏSME PAR L'ILLUSION DU BIEN.

Hugo Houbart

« Nous ne voyons pas, ou nous oublions, que les oiseaux qui chantent paisiblement autour de nous vivent principalement d'insectes et de graines, et détruisent donc continuellement la vie » (Charles Darwin).

La nature est, paraît-il, la mère de tous les hommes. Glorifiée et vénérée par certains, il serait peut être intéressant de rappeler qu'elle est dénuée de toute considération morale à notre égard et que les notions de « bien » et de « mal » sont, comme Nietzsche a pu nous l'enseigner, des jugements de valeur qui ne font sens que dans un contexte donné. La nature n'est ni bonne ni mauvaise, elle est neutre. L'homme ne serait alors ni « bon » ni « mauvais », il serait vierge de toute considération morale. Cette neutralité innée prendrait fin consécutivement à la construction sociale de l'individu. Se pourrait-il que la culture, la société ou l'éducation soient les seuls et uniques bâtisseurs de ce que nous appelons vice ou vertu ?

« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leur intérêt » (Adam Smith).

Voilà une question qui fait écho à la célèbre Fable des abeilles telle qu'elle fut imaginée au XVIII<sup>e</sup> siècle par le médecin néerlandais Bernard Mandeville. Cette fable, implicitement moralisatrice, se plaît à nous enseigner qu'un vice privé est une vertu publique et que la vie en société n'est possible que grâce à l'existence de ce que nous nommons le « vice ». Le « vice » tel que le considère Mandeville, c'est principalement le fait d'agir de manière égoïste. Cette représentation de la société



Le paradis perdu, Gustave Doré - <http://en.wikipedia.org/wiki/Hubris>

n'est pas anodine, elle se retrouve dans la célèbre conception de la main invisible développée par Adam Smith.

L'intérêt égoïste est donc de ce point de vue le « mal » nécessaire à toute vie sociale. Mais si les hommes déterminent contextuellement ce qui est « mal », l'intérêt égoïste ne serait-il

pas un comportement naturel intrinsèque à l'homme préexistant à toute moralisation ?

Partout et toujours l'individu n'agit que pour servir ce qu'il estime être son intérêt particulier. Cet intérêt peut sembler, de prime abord, construit par l'environnement culturel et social dans lequel il se place. Pourtant, certains

auteurs affirment que ces intérêts ne sont en réalité rien d'autre que des variantes d'une seule et unique ambition : l'instinct de survie. Howard Bloom dans un ouvrage sobrement intitulé *Le Principe de Lucifer* aborde cette perspective en soulignant que la survie de l'espèce demeure au cœur de la vie humaine. Si son ouvrage est critiquable sur bien des aspects, ce dernier a le mérite d'interroger nos conceptions du « mal », de « l'intérêt particulier » et de la vie en société.

Ainsi, l'altruisme absolu, c'est-à-dire l'acte dénué de toute contrepartie concrète ou psychologique, n'existe pas. Chaque action est déterminée par ce que l'individu estime être son intérêt. Cet intérêt peut engendrer des actes « positifs », au sens normatif du terme, puisque l'individu va se soucier du regard des autres et tenter de se conformer au « bien » tel que la société l'a construit. Il n'y a ni « bien » ni « mal » qui soient absolus, il n'y a que des conceptions humaines situationnelles du « bien » et du « mal » qui ne font sens que par rapport au contexte dans lesquelles elles se placent. L'individu est donc un être poursuivant ses intérêts particuliers, qui peuvent prendre la forme de comportements socialement condamnables pour certaines sociétés car jugés comme « mauvais ». De ce fait, aider les autres c'est avant tout renvoyer à soi-même une image de soi valorisante qui nous conforte dans notre conception socialement construite du « bien ».

« la peur du jugement des autres est un des plus sûrs soutiens de la morale » (Gustave Le Bon)

Les conclusions précédemment tirées ne peuvent se suffire à elles-mêmes. En effet, nous ne pouvons conclure cet article sans mentionner les deux problématiques fonda-

mentales à la réflexion morale que sont l'absolutisme et le relativisme. Le but même de cet article est de s'interroger sur ses propres fondements moraux et éthiques tout en gardant à l'esprit les risques intrinsèques à un tel exercice.

Le relativisme moral est un fléau que nous ne pouvons ignorer. Il s'agit d'expliquer l'ineffable, de justifier l'injustifiable, d'accepter l'inacceptable... L'histoire humaine est peuplée de drames qui ne peuvent et ne doivent être tolérés. Comprenons par là que si une remise en question de ses propres repères moraux est louable, cela ne doit pas se faire au détriment de l'existence de certaines barrières morales. Accepter l'existence d'une pluralité de valeurs et de conceptions morales est une bonne chose mais cela ne signifie pas que les individus doivent s'affranchir d'une certaine forme de conception du « bien ». Le bien universel n'existe peut-être pas mais cela ne justifie pas pour autant une vie d'intolérance et le refus systématique de toute valeur éthique. La morale et l'éthique sont nécessaires dans la mesure où, en distinguant le « bien » et le « mal », ces valeurs vont permettre de canaliser les individus et de faire en sorte qu'un semblant d'ordre émerge du chaos tumultueux que sont les êtres humains. De cette façon, les plus faibles côtoieront les plus forts sans que d'aucune manière ces derniers ne puissent les blesser ou les menacer. L'éducation morale est essentielle puisque c'est elle qui hiérarchise et encadre l'égoïsme pour permettre à chacun d'avoir une chance d'exister au côté de tous.

L'absolutisme moral est la seconde menace constitutive de notre réflexion. Bien moins souvent traitée que le problème précédent, cette menace consiste en une uniformisation morale du monde. Comprendre l'autre, c'est aussi prendre conscience que ses repères en

termes de « bien » et de « mal » sont peut-être sensiblement différents des nôtres. Ainsi, tenir pour acquis certains préceptes ou accorder une primauté à certaines valeurs au détriment des autres, c'est nier les différences de chacun. Combien de conflits auraient pu être évités simplement en gardant à l'esprit que « l'autre » n'accorde tout simplement pas la même importance que nous à un enjeu donné ? L'absolutisme moral menace la communication entre les hommes et perpétue une intolérance ironiquement camouflée derrière des préceptes qui se prétendent vertueux.

La morale n'est pas donnée, elle est socialement et humainement construite par les individus d'une communauté qui partagent un même schéma de valeurs. Par conséquent, faire de l'absolutisme moral revient à exercer une tyrannie sur la liberté de conscience des individus et à nier le particularisme de chacun. Cela ne veut pas pour autant dire que nous devons nier toute considération morale, mais plutôt que nous devons garder à l'esprit que rien ne va de soi. Puisque la seule chose qui soit commune à l'espèce humaine est la poursuite de l'intérêt particulier de chacun, il est nécessaire d'éduquer l'égoïsme de tous de telle manière que la vie humaine soit plus sûre. Ainsi, si d'aucuns prétexteront que l'homme est intrinsèquement doté d'attributs moraux, je leurs répondrai :

« La morale n'est rien de plus que la régularisation de l'égoïsme » (Jeremy Bentham).

Voici près de six années académiques qu'International.Ink est le journal des étudiant-e-s en Sciences Politiques et en Relations Internationales de l'Université de Genève, édité par l'Association des étudiants en science politique et relations internationales (AESPRI). Sa vocation principale est d'offrir aux étudiants une plateforme d'expression libre, un lieu de débat et de création ouvert à une large palette de talents.

Que tu sois intéressé(e) par le journalisme, la poésie, mais aussi la photographie, l'illustration, les caricatures, le graphisme, la réalisation ou être webmaster, tu es le ou la bienvenu-e!

**Nos réunions sont le Mercredi soir, à 18h30 en M5220.**

Dans une ambiance détendue, on discute de nos idées et on monte ensemble un journal!

Tu peux déjà nous retrouver sur notre site internet: [international-ink.tumblr.com](http://international-ink.tumblr.com)

Ou nous envoyez un e-mail à l'adresse suivante: [international.ink0@gmail.com](mailto:international.ink0@gmail.com)

# MADAGASCAR, ICI ET AILLEURS

Estelle Gagnebin

*Des îles, il y en a beaucoup sur terre, mais une des plus fascinantes est celle de Madagascar. Par son histoire, par sa faune et sa flore dont une grande partie est unique sur terre et par ce que l'homme en a fait. Un voyage humanitaire m'y emmena durant l'été 2012, et c'est cette expérience que je souhaite partager ici avec toi, cher lecteur.*

Jusqu'en 1960, Madagascar fut sous colonisation française, et même si aujourd'hui l'indépendance est acquise depuis bon nombre d'années, l'influence française est toujours omniprésente. Cette île, dont la population reste très pauvre et dont une grande proportion des adultes est analphabète, a gardé des relents de sa période coloniale. Il suffit de se balader dans sa capitale Antananarivo (ou Tana tout simplement), pour le comprendre. La France est partout, des géantes affiches publicitaires vantant les mérites de tel produit issu de l'hexagone aux supermarchés Carrefour (dans lesquels on peut acheter des tabloïds relatant les frasques de la télé-réalité française) et au Français qui est resté la deuxième langue nationale en passant par les gamins pauvres des rues vêtus de maillots de l'OM, dont on se demande s'ils en connaissent la signification. Madagascar, c'est bien entendu son immense capitale, polluée, sale et bordée de bidonvilles où s'entassent des centaines de familles pauvres, mais c'est également des plages paradisiaques, des forêts immenses remplies d'une faune et d'une flore pour la plupart endémiques qui ne semblent avoir été préservées qu'à des fins touristiques. Madagascar, c'est un paradoxe où la Banque Mondiale a estimé que 92% de la population vivait avec moins de deux dollars par jour, quand dans des lieux touristiques idylliques se prélassent des centaines de touristes, inconscients, insensibles, ou tout simplement aveugles de ce qui se déroule juste à côté d'eux. Madagascar, je l'ai découverte il y a de ça deux ans dans le cadre d'un voyage



Les enfants du village jouant avec nous

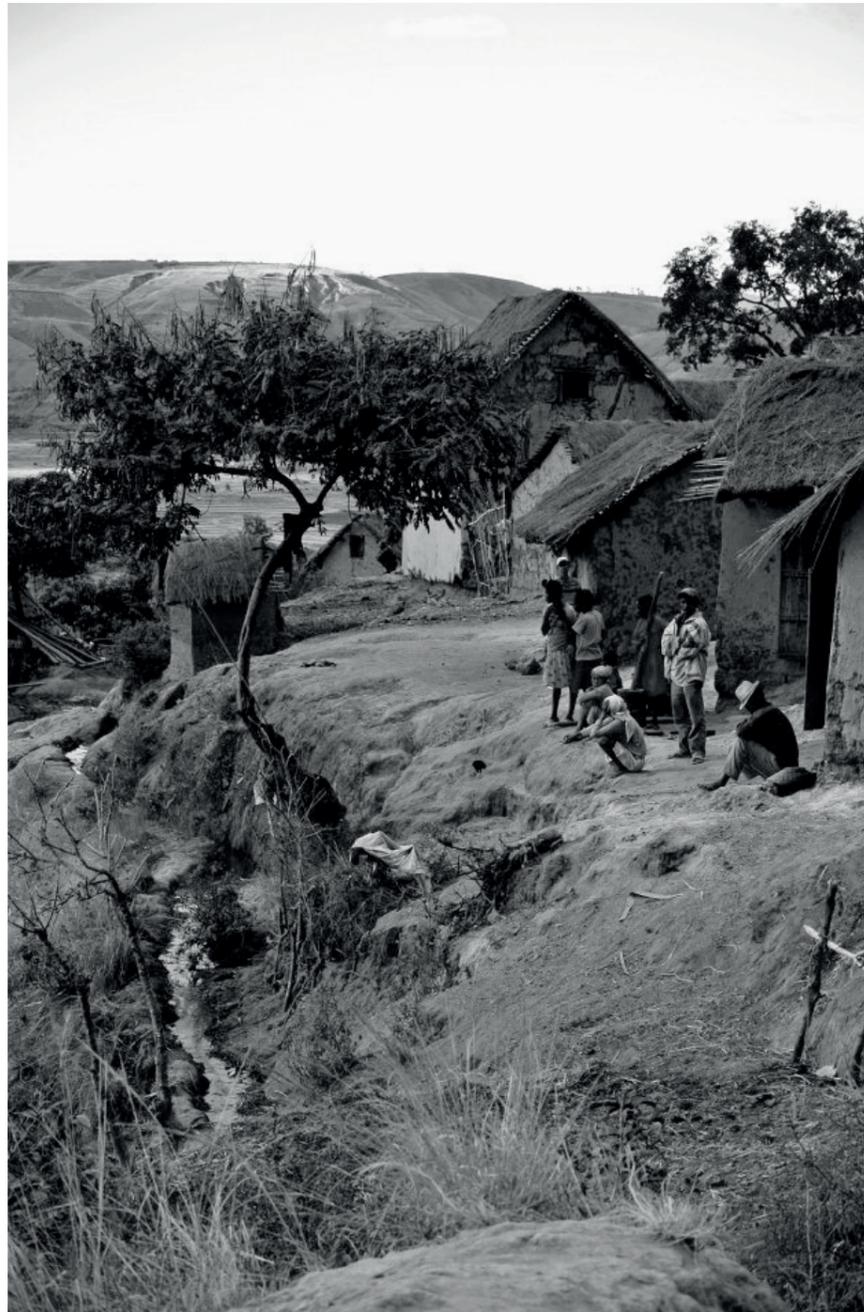
humanitaire dont le but était de construire une école dans un petit village pauvre, perdu loin de la pollution et de l'industrialisation de la capitale. J'ai ainsi eu la chance de découvrir les différentes facettes de cette île, la saleté et la pauvreté d'Antananarivo, l'humanité et

la générosité d'une population pourtant très pauvre, mais également des paysages restés intacts, dont la beauté naturelle est inexprimable. C'est ainsi selon mes propres souvenirs, faussés par le temps, que je t'emmène, cher lecteur, au fin fond de cette merveilleuse île.

Une des premières choses frappantes à ma sortie de l'aéroport, au milieu de la nuit, fut le bruit et l'agitation. Tous ces vieux minibus faisant office de taxis pour les voyageurs

**Les rues sont remplies de vieilles voitures, de taxi-brousses, de pauvres gamins frappant aux vitres pour vendre leurs trésors, parfums de grandes marques ou lunettes de soleils Ray-Ban, aux riches occidentaux.**

**Leur bonheur de nous voir arriver, nous les blancs dont le seul profit de notre voyage était l'argent que nous avons collecté et non pas notre habileté de maçon ou de charpentier, m'a émue plus que tout au monde.**



Notre village «d'accueil»

perdus, le bruit de leur klaxons, les bouchons toujours présents à une heure si tardive. Tout était surprenant, dépaysant. La nuit fut courte, abritée sous les moustiquaires censées nous protéger de toutes sortes d'insectes que l'on préfère ne pas voir. Puis vint le lendemain, avec son voyage pour une destination qui m'était encore inconnue, loin de la capitale et de son agitation. La pauvreté se fait rapidement voir, pas besoin de sortir de Tana pour cela. Les rues sont remplies de vieilles voitures, de taxi-brousses, de pauvres gamins frappant aux vitres pour vendre leurs trésors, parfums de grandes marques ou lunettes de soleils Ray-Ban, aux riches occidentaux. Et cela ne s'arrête pas à la sortie de la ville, où sur des kilomètres s'entassent des familles, extrêmement pauvres, dans des bidonvilles crasseux à côté de la rivière dont les berges sont colorées des habits fraîchement lavés en train de sécher au soleil. Puis, la route, longue, sans fin et sans vue. La verdure se fait rare, la plupart ayant en effet été défrichée par la culture sur brûlis (servant surtout à convertir la forêt tropicale en rizière), l'exploitation forestière, la production de charbon de bois et de combustible mais également par les productions minières de grandes entreprises. Ce processus ne date pourtant pas d'hier : sous la colonisation française, 70% de la forêt malgache avait déjà disparue. Ces étendues de terres marrons et désertiques sont d'une tristesse sans fin lorsque l'on sait que la faune et la flore de Madagascar sont pour 80% endémiques à l'île. Une partie du patrimoine de l'humanité a ainsi été perdue à jamais, cela par la main de l'homme.

Le voyage fut long, rempli de surprises et d'émerveillements à la vue d'un champ d'ananas, d'un petit village coloré accroché sur une colline, d'un taxi-brousse sur lequel s'empilent des valises à tel point que l'on se

demande comment elles peuvent encore tenir. Si je ne devais garder qu'un souvenir de mon voyage, ce serait ce jour-là où nous sommes finalement arrivés à destination, dans un camion avec des roues plus grande que moi, après une longue journée de voyage et que tous les gens de ce village et des environnants nous attendaient, depuis plus de deux heures car nous étions en retard. Leur bonheur de nous voir arriver, nous les blancs dont le seul profit de notre voyage était l'argent que nous avons collecté et non pas notre habileté de maçon ou de charpentier, m'a émue plus que tout au monde. Les chants, les danses, les enfants qui se battaient pour nous prendre la main, tout m'est inoubliable. Leur pauvreté est très grande, ces gens-là n'ont rien, de pauvres petites maisons qui ne semblent pas tenir debout, un ou deux t-shirts à l'effigie de Bob Marley ou du Che, probablement envoyé par un quelconque ONG occidentale, un coca parfois, quand la petite épicerie du village a reçu des vivres venant de la ville la

**Cette opposition très marquée entre richesse et pauvreté des pays en développement a beau être connue, le voir de ses propre yeux reste choquant.**

plus proche, et pourtant, de toute ma vie, je n'ai jamais vu autant de bonheur et de générosité. Mon séjour fut intense, très court et très long à la fois, rythmé par le peu de travail (nos «talents» de maçons n'étant en effet pas fameux, nos responsabilités étaient moindres et nos heures de travaux très limitées), par l'ennui parfois dû au manque d'activités, mais surtout par le partage, par les rires et la découverte d'une nouvelle culture.

La fin de mon aventure à Madagascar, je l'ai passée comme touriste, car venir de si loin



Paysan malgache au travail

sans voir des lémuriens, ce n'était quand même pas acceptable. La forêt verdoyante offrait un tel paradoxe avec le désert défriché que je venais de quitter qu'il était difficile de croire j'étais toujours sur la même île. Le complexe hôtelier, où pour la première fois depuis trois semaines moi et mes compatriotes voyions d'autres blancs (nous ne voyions que cela d'ailleurs), était composé de luxueux petits chalets. Luxueux comparés au standard auquel trois semaines sans électricité et sans eau courante nous avait habitués. Tout semblait être créé afin de correspondre aux besoins de ces touristes occidentaux, des repas faits de mets du vieux continent aux lémuriens apprivoisés à venir grimper gentiment sur les étrangers. C'était un pays totalement différent, et pourtant c'était bien toujours le même. Je ne regrette rien de ce voyage car il m'a permis de voir les deux facettes de Madagascar. Cependant, cela m'a laissé un goût amer. Après avoir passé trois semaines auprès d'une population très pauvre, qui nous avait pourtant accepté comme des leurs, montré ses traditions culinaires et religieuses, offert tellement de merveilleux souvenirs de par-

tage et de rire, il m'était en effet très difficile d'accepter cet autre aspect de Madagascar. Cette opposition très marquée entre richesse et pauvreté des pays en développement a beau être connue, le voir de ses propre yeux reste choquant. Mais comment changer cela? La corruption est grande, l'armée tient une place très importante, tellement qu'elle a réussi en renverser le régime en 2009, ce que la communauté internationale a moralement condamné. Pourtant, depuis le 25 janvier 2014, un nouveau président a été investi, avec l'appui de cette même communauté internationale. Il reste donc peut-être un espoir que la situation s'améliore sur cette île magnifique et paradoxale.

Madagascar, cela fait deux ans maintenant que j'en suis repartie. J'espère pouvoir y retourner, revoir ces gens qui m'ont tant donné. Revoir ce pays qui aura peut-être changé, en bien, en mal, qui sait? Quoi qu'il en soit, cette île m'aura marqué à jamais, et un petit bout de moi reste là-bas, dans ce petit village perdu loin de tout.

# MONTREAL LETTERS

## MONTREAL ? POURQUOI PAS...

Benjamin Danbakli

**Qui a dit que Montréal était une destination « mainstream » ? Pourquoi une telle mise à l'index ? Pourquoi en faire des boucs émissaires victimes de notre propre incapacité à accomplir nos rêves ?**



Un œil sur le hublot et l'autre sur l'écran, multiples curiosités, de l'immensité de l'océan à la rubrique « films québécois », c'est cette saisissante crainte joviale, cette appréhension volontaire et espérée qui me rappelle quelle chance m'a frappé pour être présent dans cet avion en cet instant.

Six mois dans les papiers, six mois de liberté. C'est en arrivant à l'aéroport Trudeau, effleurant ces billets plastifiés, me sentant comme chez moi mais ailleurs à la fois, que les efforts effectués dans le passé, de sacrifice deviennent mérite.

### Les premiers jours...

Ils sont ceux de la peur et de l'insécurité. Alors que d'autres ont déjà un logement, n'ont aucun problème financier et affichent avec joie leurs certificats d'inscription ou l'équivalence de leur couverture maladie, moi, je suis perdu,

comptant heureusement sur l'amabilité d'un ami plus chanceux pour m'héberger le temps de sortir de cette prison d'incertitude qui me tenaille. Je pourrais faire partie de ceux qui partent seul et comptent sur un grand compte financier ou juste sur une petite chance pour résister durant cette semaine sanglante où certains pleurent, se plaignent et invoquent leur malchance pour justifier leur impatience. La semaine s'allonge mais l'envie de profiter de ce temps qui file m'envahit. Arrivé à l'aéroport, il ne suffit plus que de poser mes affaires en lieu sûr pour sortir ce dimanche soir au picnic electro, événement saisissant dans le parc Jean Drapeau où Montréalais et étrangers se retrouvent sur cette île au cœur du Saint-Laurent, fêtant ces nuits d'été qui ne dureront pas, dansant frénétiquement sous le soleil, horde païenne des bois devant l'horizon des buildings éclairés.

### Un désenchantement éclairé

Alors que les jours trépassent face à l'envie, l'espoir de tout reconstruire et de vivre autrement m'envahit. Des promesses perdues du corps bodybuildé d'entraînements réguliers aux rencontres utopiques et multiples, tous ces rêves qui ne peuvent s'accomplir qu'en songe. Inutile de penser l'échange comme une vie parfaite, une vie d'insouciance, une pause bien méritée ou encore un temps pour se reconstruire. Ce n'est que la continuation d'une vie déjà établie transférée plus loin, dans un monde que l'on idolâtre avant le désenchantement. Le plaisir qui en émane n'est ni celui d'une renaissance ni celui du fantasme, c'est au contraire celui de se rencontrer au détour d'un chemin, celui qui permet de marcher droit et non dans la sinuosité d'un sentier mal éclairé qui nous tentait tant.

### Ma cabane au Canada

L'été indien n'est pas qu'une fable d'une chanson mais aussi une promenade au crépuscule sur le Mont-Royal, se cabrant au cœur de la ville tel un Turner rougeoyant, la palette d'un artiste sur la table de l'urbaniste. Mais ce n'est rien face au mariage des bois et des lacs de Mont-Tremblant, ce parc national aux stations de ski si prisées des montréalais à seulement une heure de la ville. Cela vaut bien un voyage à cinq en Fiat 500. Mais s'il y a un délice qu'offre Montréal, c'est celui qui nous pousse aux siestes digestives ou qui nous aide après de longues soirées alcoolisées : cet amas de frites et de fromages dont la densité fait graviter notre regard vers ce qui nous paraît être notre dernier repas : la Pou-tine !

### Les autres charmes

Mais le délice le plus exquis se dessine autour d'un corps dont les pulsions nous font traverser l'Atlantique. Ces nombreuses mains courant sur ma peau, dénuées de noms ou d'histoires, touchant les cordes sensibles de mon voyage. Sans préliminaires, la nature reprend ses droits, m'isolant dans un désert charnel dénué de sentiment. C'est ce cœur perdu ne cessant de s'effriter qui s'érode face aux assauts d'un inconnu, d'un second et de tous ceux qui suivent. Il est si facile de passer de consommateur à produit, de là où émerge le plaisir d'en voir ressortir le plaisir d'un autre. Comment oublier cette chaleur sur mon palais ? Comment ne plus ressentir ses poils se hérissés à son entrée ? Comment n'entendre plus que les crissements du bois au lieu des chants de notre âme ? Alors que l'on donne son cœur, sans un regard, c'est cette infection qui vous ronge. Serais-je naïf d'espérer une quelconque considération en six mois ? Inutile de chercher l'amour, mais une once de respect, un regard seulement...

### Un cœur glacé

L'amour froid est inéluctable. Alors que des passions s'éteignent, d'autres s'exposent sans jamais quitter les frontières de cette passion. Montréal est cette ville où le sang se glace, où la chaleur se partage dans un chalet en forêt ou dans une cuisine au four préchauffé. Le froid rassemble les cœurs qui s'y gèlent. Montréal est l'onde d'une vie, celle qui fait miroiter notre regard au travers de ce que l'on n'ait, cette part en chacun de nous qui ne se dévoile qu'en un lieu en un instant. C'est ce basculement, ce frémissement qui nous ranime. Une ville qui ne fait pas seulement rêver, une ville où l'on se sent vivre.

### Conseils Pratiques :

Pour s'habiller l'hiver : Canada Goose... pas forcément. La marque Toboggan est moins chère, faite à Montréal et de bonne qualité (n'espérez pas ne pas avoir à acheter une veste à moins de 250 dollars et des chaussures à moins de 200 dollars... espoirs vains même pour les plus avarés).

A manger : Pour n'en citer que quelques-uns, Frite alors ! et leurs burgers, Les Enfants terribles et leurs nombreuses spécialités canadiennes, probablement mon préféré.

A voir à Montréal : Le vieux Montréal et le vieux port, venir surtout en été ! Promenade sur le Mont-Royal, excursion au Mont-Tremblant, à New York ou au Mexique pendant les vacances d'hiver !

Événements : Picnic Electro en été (on regrette vite le soleil, donc voir Montréal tant qu'il est encore présent est une obligation) et Igloofest en janvier février. Sans oublier les Très nombreux festivals de cinéma en automne comme la Rencontre Internationale des Documentaires de Montréal (RIDM) ou Image+Nation (festival de films LGBT)

Où sortir : partout !

Plus spécialement pour les gays : le Village est un quartier incroyable. Seconde ville gay en matière de population après Sydney et devant San Francisco (eh oui). Vous avez le Sky (meilleur club gay), le Stock (danseurs nus), l'Oasis (sauna), bref, deux kilomètres sur la rue Sainte-Catherine rien que pour vous !

# NEW YORK-SAN FRANCISCO À VÉLO, 7000 KM DE NOMADISME

Sami Barbin

**C'est en trois mois que nous, Simon Eric et Sami, avons décidé de réaliser une traversée de 7000 Km reliant New-York à San Francisco en utilisant un moyen de transport quelque peu alternatif: le vélo.**

Désireux de découvrir à notre manière un pays que tout le monde croit connaître car hyper stéréotypé, remplis de l'espoir de se plonger dans une nature bel et bien présente au coeur d'un des pays les plus développés au monde, c'est l'esprit ouvert et les jambes prêtes à relever le challenge que nous nous lançons dans trois mois de nomadisme.

**Traverser un pays à vitesse humaine,** c'est se l'approprier. S'immerger dans les paysages qu'on traverse en profitant d'un rythme qui, pour une fois, ne nous est pas imposé. Plus qu'un simple voyage, c'est un nouveau mode de vie qui s'offre à vous pendant quelques mois façonnant tantôt votre corps, tantôt votre esprit.

Chaque kilomètre qui passe sous nos roues se grave dans nos mémoires, les territoires traversés inscrivent d'une façon indélébile leur existence dans nos muscles. C'est ainsi, par un mélange d'effort et de totale contemplation, que le voyage à vélo inscrit d'immuables souvenirs d'une façon qui lui est bien propre. Alors que pour la plupart aujourd'hui voyager n'est plus qu'une destination, à vélo voyager est bel et bien un périple. On ne voyage plus d'un point A à un point B mais entre les deux, à travers des paysages, une culture. Le tout parsemé de moments de vie uniques.

Un voyage qui nous a permis, grâce à la proximité que le vélo crée entre nous et tout ce qui nous entoure, d'établir un contact direct avec le mode de vie, ou plutôt «les modes de vie» américain. Parfois on aura découvert

leurs cotés les plus fameux (oh grand plaisir d'observer en Live les stéréotypes retranscrits dans les séries TV). Soit, le plus souvent, on découvrira des parties d'eux carrément inattendues et simplement géniales.

## Un voyage «à l'arrache»

« How do you know which road to take? »

« Well... basically we just go West. »

En ce qui concerne le voyage à vélo, même si cela est bien sûr véridique pour d'autres types de périple, partir «à l'arrache», c'est rendre son voyage vivant. L'imprévu est une composante de l'Aventure, surtout lorsque l'on choisit de privilégier des endroits ruraux comme lieux de passage.

Au final, avec un plan précis nous aurions évité toute une chaîne de montagnes et nous



**7000 km, 81 jours 11 heures 34 secondes, 13 états, 4 crevaisons, 2 attaques de rats laveurs, une morsure de chien, 50 cartouches tirées, 150 paquets de nouilles mangées, 100 burgers avalés, 874'000 calories brûlées, beaucoup de coups de soleil, d'innombrables rencontres et une incroyable aventure.**

aurions su à quel point celles qui nous attendaient ensuite étaient hautes. Mais bon, suivre des instructions à la lettre ça n'a jamais été notre truc. De plus, prévoir parfaitement un voyage de cette envergure à l'avance était pour nous impossible. Car oui, Les Etats-Unis, c'est immense.

## Les Etats-Unis... c'est grand.

Assez grand pour nous faire oublier que c'est un seul pays que l'on traverse assis sur sa selle. Les différences de paysages, de climats, de mentalité même, créent un voyage loin d'être uniforme. On pédale en premier au milieu de la campagne pennsylvanienne et ses paysages très suisses. Puis on se plonge dans mille kilomètres de champs de blé et d'orge au bord d'un asphalté plat et droit, qui semble sans fin. Ensuite, arrive l'ouest, la par-





tie des Etats-Unis où la civilisation se fait plus rare, la vie plus sauvage. On choisit de rester en dehors des gros axes routiers, de ne pas s'approcher des grandes agglomérations. La petite route et ses villes aux populations dérisoires est notre amie. (Le record du plus petit nombre d'habitants dans une ville traversée est de 4, un bar y était pourtant présent). Les paysages se font arides, les panoramas dignes des plus grands Westerns se suivent. Puis, devant nous, se dressent des montagnes enneigées. Nous arrivons à Yellowstone Park. En à peine deux jours on passe du vélo torse nu accompagné de coups de soleil aux nuits glaciales. S'inquiétant des grizzlys, s'endormant après avoir jeter un dernier coups d'oeil aux bisons qui broutent non loin de la tente. Après quelques jours dans le parc nous sommes rejoints par un troisième ami (Eric) et nous redescendons en Oregon, dans la chaleur.

S'offre à nous le désert, avec son sable qui s'introduit partout, la chaleur nous imposant d'arrêter l'effort aux heures chaudes. S'ensuit donc l'obligation de porter chacun plus de 8 litres d'eau et assez de nourriture pour tenir jusqu'à la prochaine petite localité. Finalement, c'est quand nos roues atteignent la côte californienne avec une semaine d'avance que l'on peut profiter de la «chill-attitude» de l'Etat. On se laisse à réduire le nombre de kilomètres parcourus par jour pour finalement, une fois San Francisco atteint après une mythique traversée du Golden Bridge, redécouvrir le plaisir des nuits blanches de fête. Sans oublier le sentiment d'être enfermé dans l'immobilité que l'arrivée procure après trois mois de nomadisme.

### **Notre résidence principale pendant ces trois mois de voyage? Une tente naturellement!**

Mais LA meilleure solution selon nous, celle qui nous à le plus ravis : profiter de l'hospitalité des américains.

Et croyez moi elle est bien plus forte qu'escomptée. Arrivés à destination l'après midi, le temps moyen pour se retrouver dans un jardin ou une chambre au chaud n'a jamais excédé la demi heure.

Etre ouvert à toute discussion (et si cela ne suffit pas faire preuve d'un peux de culot, juste assez pour aller sonner aux portes afin de demander un petit coin d'herbe) est largement suffisant. Car l'hospitalité à l'américaine, c'est d'abord une hospitalité qui peut venir de n'importe qui, n'importe où. D'un riche entrepreneur à la modeste famille vivant de l'agriculture en période de crise. Tous sont heureux de rajouter des couverts autour d'une table,

même déjà bien remplie. Lorsque l'on demande l'accueil, on ne demande qu'une petite parcelle de terrain où dormir. Mais après quelques blagues et l'explication de notre périple, pas une fois nous n'avons eu droit à une douche, de la nourriture et un réel intérêt ainsi que de vifs encouragements (avec notre odeur en fin de journée, la douche était généralement proposée en premier). Dans les villes trop grandes pour y poser sa tente ou demander un abri chez un particulier, c'est à des solutions plus incongrues que nous avons eu recours... Modèle d'exposition de cabane de jardin sur un parking de supermarché ou l'intérieur d'un camion de déménagement, trouver un lieu où dormir demande un peux d'imagination.

Finalement, le camping sauvage, bien qu'apparemment pas totalement légal, reste la so-

lution la plus utile pour ce style de voyage. Les bords de routes sont souvent assez accueillants et bon, par camping sauvage on entendra aussi dormir entre les balançoires et le bac à sable des parcs publics en ville. Reste l'un des plus grands plaisirs de ce voyage : le camping sauvage, le vrai, le pur, le dur, au milieu de nulle part. Entouré par les montagnes enneigées de Yellowstone Park, dans un désert habité de coyotes, noyé dans les forêts de séquoias géants californiens. C'est le pied

**Etre au contact de la nature** était une des plus grandes envies ainsi qu'une des plus grandes récompenses lors de ce voyage. La sensation d'être totalement immergé dans un monde presque parallèle tellement toute civilisation semble lointaine, le plaisir de ne s'y être rendu qu'à la force de ses jambes...

Au final, pour ceux qui auraient peur de s'accommoder d'une bicyclette pour voyager, il est important de dire que l'objet principal d'une aventure de la sorte n'est pas le vélo. Votre vélo, si vous choisissez de partir, ne sera qu'un moyen de ralentir votre rythme de déplacement et de cohabiter plus profondément avec le monde autour de vous, plus profondément qu'avec quasiment tout autre moyen de transport. Si vous êtes donc intéressé à découvrir un ou plusieurs pays dans leur profondeur en vous éloignant des pôles de concentration touristique, que vous êtes intéressé à découvrir ce que vivent les habitants là où ils ne sont pas habitués à recevoir des visiteurs étranger, le voyage sur deux roues est fait pour vous.

# VOYAGE

## PORTFOLIO

Martin Aubert







# LA RÉDACTION



# PERLES D'ÉTUDIANTS

[Question : Proposer une démarche pour résumer la relation du graphique suivant]  
« - Danser la salsa. »

« Le hard power n'a pas cessé, comme en atteste l'affaire UBS. Obama a il est vrai menacé la Suisse d'une intervention militaire si elle ne céda pas. »

« Il y a trente ans, la Chine entrait dans l'ère de la modernité. Elle embrassait alors l'économie de marché à pleine bouche... »

[Question : ... mettez ci-dessous le détail des calculs qui vous ont permis d'arriver à cette conclusion]  
« - Le détail du calcul est dans ma tête (cf. mon cerveau). »

« Obama n'a pas voulu de protocole contraignant à Copenhague, car il manquait le petit « su-sucre ». »

« Les citoyens américains doivent sortir de leur état de nature pour adhérer au mouvement sociétal. »

« Les valeurs idéologiques sont dangereuses car si on pense se trouver dans un monde libéral et mes voisins pensent réalistes, je suis foutu ! »

« [Le positivisme est une] doctrine d'après laquelle tout est positif. Les positivistes ont une vision sociale bien structurée [...]. Rien n'est négatif. »

« Le système international est anarchique, et le rôle des États n'est pas déterminant, car c'est la forêt qui détermine quels arbres vont pousser. »

« Le principe du Cassis de Dijon est d'origine belge. »

# BRÈVES D'AMPHI

« Certains tapent en dessous de la ceinture, si vous me le permettez, dans le noyau dur. »  
**Pierre Allan**

« Vous avez compris; les Suisses aiment les entreprises étrangères, mais ils n'aiment pas les étrangers. »  
**René Schwok**

« Je te tiens par la barbichette ou je te tiens par un endroit plus bas... Vous voyez à quoi je fais allusion. »  
**Pierre Allan**

« C'est plus facile de faire sortir la pâte de dentifrice que de la remettre dedans. »  
**Pierre Allan**

« On vit dans une bureaucratie incroyable, regardez les portes d'accès, enfin les tourniquets, ça fait un an qu'elles sont comme ça, et on les répare quand ? QUAND IL FAIT FROID ! »  
**Victor Meunier**

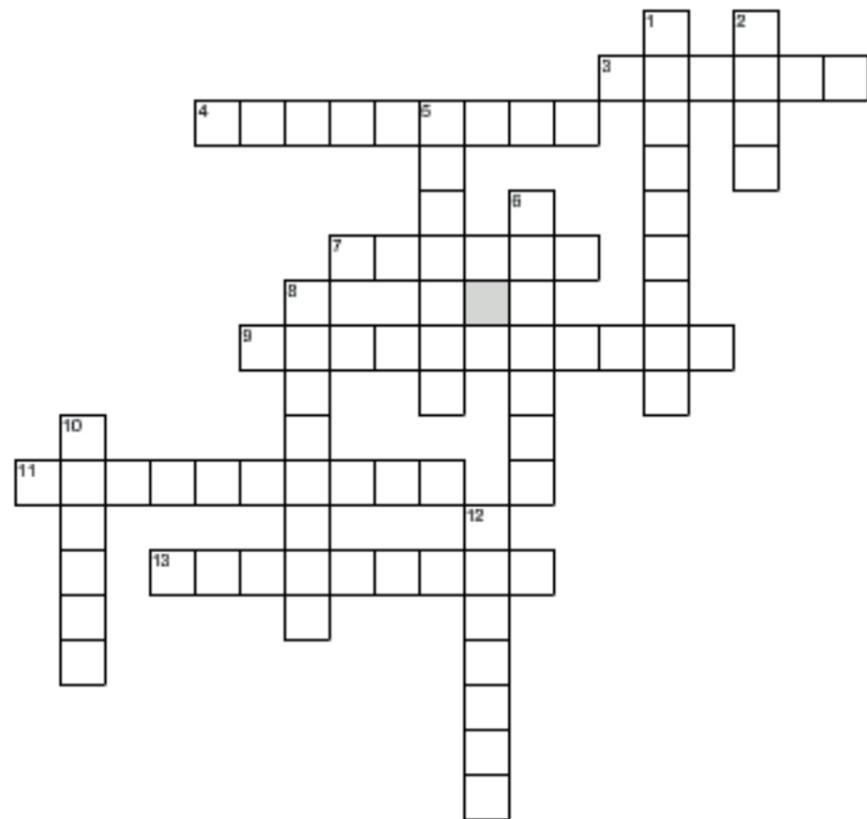
« Moi je suis 70% GSI, 30% SCPO, un peu schizophrène »  
**René Schwok**

« À 50 ans vous restez au pays où vous êtes, votre dernière migration c'est toujours avant cette âge là. En fait, après 50 ans vous migrez qu'au cimetière. »  
**Philippe Wannier**

« J'aimerais donc que dans ce sujet (procès de Nuremberg) vous soyez plus solide que les journalistes. Je m'en prends toujours à eux mais j'ai eu encore un exemple ces jours-ci. Mais n'importe quoi, c'est même pas zéro, si je devrais donner une note à cela il fallait aller à l'échelle négative. Parce que même zéro c'est trop. Aucun concept n'est compris. C'est une confusion totale sur absolument tout. J'ai rarement vu un truc pareil. Ça me hérisse, mais à un point, mais bordel. (Tape le pupitre). »  
**Robert Kolb**

# Bombe Musicale

Retrouvez les solutions sur notre site internet



## Horizontal

- 3. Instrument qui n'en est pas
- 4. Réunion de famille musicale
- 7. Toltoïen parle dans un livre qui n'est guère épais
- 9. La tsarine des armes
- 11. Lame de fusil
- 13. Recette de musique

## Vertical

- 1. Petit nom de bombe atomique
- 2. Couvre-chef militaire
- 5. Rien
- 6. Fruit explosif
- 8. A presser pour faire feu
- 10. Chevauchée des Walkyries
- 12. Théorie de la musique

INTERNATIONAL  
**ink**

Si vous souhaitez participer à la rédaction, émettre un commentaire ou une critique, ou simplement nous poser une question, vous pouvez nous contacter par mail à l'adresse suivante:

[internationalink0@gmail.com](mailto:internationalink0@gmail.com)

Ou nous retrouver sur notre site internet:

[www.international-ink.tumblr.com](http://www.international-ink.tumblr.com)

